



L'univers de **Twin Peaks** revient hanter la télévision
Page E 3



Franchir le quatrième mur jusqu'à la peau au **FTA**
Page E 5

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 20 ET DIMANCHE 21 MAI 2017



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Ce qui est particulier à Montréal, c'est que l'origine des personnes nées à l'étranger est extrêmement diversifiée. Les immigrants y viennent de tous les pays du monde», explique Florence Béland.

Montréal, ville ouverte

Le trio berlinois Rimini Protokoll expose les états d'âme de la métropole

MARIE LABRECQUE

La scène montréalaise, dont on dénonce souvent l'homogénéité, n'aura peut-être jamais accueilli une distribution aussi éclectique. La réunion de certains des participants de *100% Montréal*, le spectacle berlinois qui ouvrira le Festival TransAmériques jeudi, pour une séance croquée sur une terrasse typique de la métropole, le jour même où elle se fêtait, en faisait foi.

Depuis 2008, le collectif de théâtre documentaire Rimini Protokoll a tracé ainsi le portrait de près de 30 villes, dont Vancouver, en mettant sur scène 100 citoyens représentatifs de leur profil démographique. «Le spectacle capture le visage, la personnalité de la cité, son atmosphère actuelle», explique la metteuse en scène Helgard Kim Haug. «C'est intéressant d'observer les particularités, les tabous, la situation politique de chaque ville.» A travers cette échelle où une personne représente 19 000 citoyens, la pièce permet au spectateur de voir où il se positionne, «et de nouer ainsi un dialogue très émotionnel avec sa ville», croit la metteuse en scène allemande.

Comme tous les spectacles de la série *100% Stadt*, la création est basée sur les statistiques locales. La gestion du recrutement a été

confiée à la Montréalaise Florence Béland. Formée en anthropologie, parlant arabe, sociable, la jeune consultante en immigration était bien placée pour composer un échantillon fidèle des Montréalais, à partir du census de 2011. Les sans-abri, frange importante de Montréal, ne sont pas représentés, car ils ne sont pas recensés dans les statistiques.

La sélection de la distribution reposait sur cinq critères: le sexe (la métropole est féminine à 52%), les tranches d'âge, le quartier (le spectacle affiche une sous-représentation des extrémités est et ouest de l'île), la structure familiale et le lieu de naissance. Plus du tiers des résidents de Montréal ont vu le jour ailleurs qu'au Canada. «Ce qui est particulier à Montréal, c'est que l'origine des personnes nées à l'étranger est extrêmement diversifiée. Les immigrants y viennent de tous les pays du monde.» La «recruteuse» et son assistant, Pascal Motard, ont aussi fait attention à certains critères secondaires, comme la religion, l'orientation sexuelle. Et la langue, respectant les 36% de Montréalais parlant anglais.

La pièce repose sur le principe de la chaîne: le premier participant, toujours un employé du Bureau des statistiques de la Ville, choisit le suivant, et ainsi de suite. Cette méthode expose l'étendue du réseau social des gens, mais aussi

ses limites. Sont-ils connectés à des personnes à l'extérieur de leur bulle?

«Techniquement, tout le monde sur scène est censé être lié», note Florence Béland. La plupart le sont. Elle aidait les candidats «à sortir de leur cercle social quotidien et à trouver une plus grande diversité», dans leurs loisirs, par exemple. Mais, à partir du 65^e participant, sa tâche a commencé à se corser, alors qu'elle devait remplir certains critères sous-représentés (comme les hommes). Pour ces derniers, la recruteuse a dû être proactive dans ses recherches. La ligne directe s'est plutôt transformée en arbre généalogique, se ramifiant en branches.

Mouvements d'opinion

Miroir démographique d'une ville, l'exercice sociologique du trio berlinois tente aussi d'exposer les états d'âme. Les créateurs sondent leur échantillon à travers différentes questions, certaines universelles, d'autres adaptées aux réalités locales. «En Allemagne, par exemple, on aimait demander qui était pour l'interdiction du port du voile [islamique], mais évidemment, personne en Indonésie n'accepterait cette question», raconte Stefan Kaegi — déjà venu au FTA en 2007 avec *Mnemopark*.

En répétitions, jaillissent parfois, sous l'impulsion des participants, des sujets imprévus

qui révèlent les particularités des sociétés. Comme le grand nombre de Coréens du Sud, «où le divorce est un tabou, qui aimeraient un conjoint différent dans une autre vie»...

Et à Montréal? Les concepteurs vont tâter le pouls de leur distribution afin de déterminer les questions pertinentes. Mais ils ont déjà compris, lors d'une première réunion ce matin-là avec les dramaturges, qu'il fallait aborder la loi 101. «Et je pense qu'on devrait demander: qui croit qu'il y a trop de construction dans la ville?» ironise Kaegi.

Ils aiment explorer des enjeux délicats. Et leur statut d'étrangers est un atout, pense Helgard Kim Haug. «On peut poser des questions naïves. Personne ne va le prendre mal. Si on vivait ici, on saurait qu'il vaut mieux ne pas demander telle chose, ou reformuler une question d'une manière qui amenuise les tensions. On ne veut vexer personne, mais on veut frapper ces régions plus dérangeantes.»

Le spectacle comprend une période de micro ouvert pour la distribution ainsi qu'une possibilité pour les spectateurs d'interroger celle-ci. Sinon, le spectacle illustre les opinions de son échantillon à travers diverses méthodes ludiques, très visuelles. Une incarnation mouvante

VOIR PAGE E 4: PROTOKOLL

F T
Danse + Théâtre

A

27 spectacles
Réservez maintenant
514 844 3822
fta.ca

100% Montréal
Rimini Protokoll

Un spectacle 100% vibrant

Une ode incroyable aux Montréalais

Dès jeudi

Some Hope for the Bastards
Frédéric Gravel

25 au 28 mai
Place des Arts
Théâtre Jean-Duceppe

1+2 juin
Monument-National

CULTURE > CIRQUE

Champ libre à toutes les voltiges

Les finissants de l'École nationale de cirque mettent toute la gomme

CAROLINE MONTPETIT

Dans la salle de répétition de l'École nationale de cirque, deux jeunes hommes jonglent ensemble avec des quilles. Pratiquent-ils leur prochain numéro?

Non, ils sont simplement en pause, ce sont des acrobates. Lorsqu'ils ne pratiquent pas, les artistes de cirque se lancent souvent dans d'autres activités circassiennes, a constaté Didier Lucien, qui met en scène cette année l'un des deux spectacles présentés par les finissants de l'école. C'est comme une seconde nature...

Lui-même diplômé de l'École nationale de théâtre, Didier Lucien a d'abord rêvé de faire du cirque. «Je faisais du mime», dit-il. Lorsque s'est présentée la possibilité de mettre en scène les finissants de l'école, Didier Lucien y a vu l'occasion de réaliser son vieux rêve.

«En cirque, on peut exprimer davantage parce qu'on n'a pas à expliquer», dit-il. Le spectacle qu'il met en scène avec les finissants, intitulé *L'amour et les extraterrestres*, laisse le champ libre à toutes les voltiges, sentimentales ou corporelles.

Une dizaine de numéros s'y succèdent, chacun d'entre eux étant le fruit des trois années d'études des finissants de l'École.

«Ils ont travaillé très fort pour innover dans leur discipline», poursuit Didier Lucien.

On y verra donc du main à main, des sangles aériennes, des tissus, façon 2017. Cette année, il y aura un duo de cadre russe dans chacun des spectacles, mais aucun numéro de clown.



PHOTOS ROLAND LORENTE

L'amour et les extraterrestres et *Hangar des possibles* sont mis en scène respectivement par Didier Lucien et Yves Dagenais.

Louis Joyal, qui fait du cadre russe, a d'abord été gymnaste. C'est au moment des auditions de l'École, en 2014, qu'il a rencontré Samuel Renaud, avec qui il a monté son numéro. «Il y a un porteur et un voltigeur», dit-il. En sortant de l'école, il y a de fortes chances que le duo voyage de par le monde, pour présenter son numéro.

Une atmosphère

C'est Yves Dagenais qui signe la mise en scène du second spectacle présenté par les

finissants, *Hangar des possibles*.

«C'est un peu mon chant du cygne», dit celui qui a enseigné l'art clownesque à l'École durant 18 ans, après avoir présenté son personnage d'Omer Veilleux un peu partout dans le monde.

«La trame dramatique, c'est le lieu, le hangar. Les possibles, c'est tout ce qui peut s'y passer. Il y a des personnages qui habitent concrètement le lieu, qui squattent, et d'autres qui l'habitent de façon plus spirituelle.»

Les artistes modifient

donc le lieu à leur guise, en cabaret burlesque par exemple. Trapèze ballant, corde lisse, cerceaux, cadre russe, équilibre sur cannes, main à main se succéderont dans cet espace.

«Pour moi, ce qui est important, comme point de départ, c'est de ne pas partir avec un concept trop envahissant pour les élèves. Ce sont eux qui m'ont inspiré. Je suis parti de leur numéro, de leur atmosphère», dit-il.

Si chacun des étudiants de l'École nationale de cirque

doit développer une spécialité, chacun doit aussi se frotter aux diverses disciplines circassiennes du curriculum. Une fois formés, les artistes tenteront d'intégrer le numéro qu'ils ont créé dans différents spectacles, auprès de compagnies de cirque.

Célia Milesi, qui est venue de France pour développer une spécialité en sangles aériennes, ne sait pas encore ce que lui réserve l'avenir. «Je n'ai pas fait d'école en France, je suis venue tout de suite ici», dit-elle.

Elle dit s'être inscrite à l'École pour avoir son propre numéro solo, alors qu'elle avait entre autres une carrière de gymnaste derrière elle. «J'étais dans un groupe. J'avais envie d'avoir mon propre numéro, me connaître mieux en tant qu'artiste.»

Le Devoir

L'AMOUR ET LES EXTRATERRESTRES ET HANGAR DES POSSIBLES
Présentés en alternance à la Tohu, du 23 mai au 4 juin.



**MAISON
THÉÂTRE**

**POUR LES JEUNES
DE TOUS ÂGES**

ENVOLEZ-VOUS AU THÉÂTRE !

15 SPECTACLES POUR LES 18 MOIS À 17 ANS

FORFAIT

3 SPECTACLES POUR 39 \$*

En vente dès maintenant !



**SAISON
2017-2018**

*Taxes en sus.
Certaines conditions s'appliquent.

**MAISON
THEATRE
.COM**

CULTURE > ÉCRANS

Twin Peaks revient hanter la télévision

Après avoir combiné petit et grand écrans, Lynch fusionnera-t-il ses propres créations ?



PHOTOS CRAVETV

Kyle MacLachlan reprend les habits de l'agent du FBI Dale Cooper, personnage devenu iconique que l'on a aussi vu collégien dans *Blue Velvet* du même Lynch.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Chaque nouveau film de David Lynch, du temps qu'il en tournait encore, était attendu avec jubilation par les cinéphiles. Cryptiques, étranges et beaux, ils avaient, et ont toujours, l'heur de fasciner, grands crus comme petits crus. Après un hiatus de plus de dix ans, le voici de retour, non pas avec un film, mais avec une série, et pas n'importe laquelle: la troisième saison de *Twin Peaks*, lancée dimanche 25 ans après la fin de la seconde. Retour sur un phénomène.

Pour mémoire, *Twin Peaks* est le nom d'une petite ville des Rocheuses où le cadavre d'une étudiante, Laura Palmer (Sheryl Lee), est découvert au bord d'une rivière. Dépeché sur place, l'agent du FBI Dale Cooper (Kyle MacLachlan) tentera d'identifier le coupable, mais ne parviendra qu'à s'enfoncer dans un mystère de plus en plus opaque.

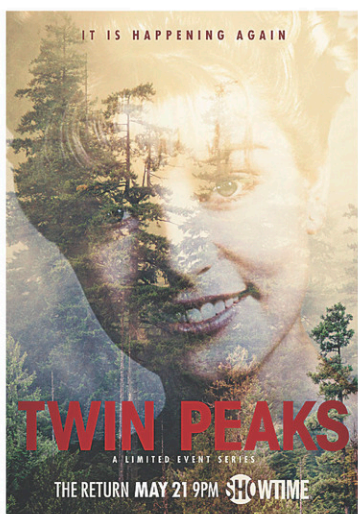
Dans un essai publié dans *The Atlantic* en janvier 2016, Mike Mariani écrivait: « Il serait difficile de passer en revue la liste des séries télévisées lors de n'importe quelle saison sans en trouver plusieurs qui ont une dette créative envers *Twin Peaks* [...] Les manipulations de l'étrange de Lynch, ses ruptures surréalistes dans la continuité narrative ["surreal non-sequiturs"], son humour noir et ses plans-séquences inquiétants caractéristiques peuvent être ressentis dans une variété de séries à succès, des *Sopranos* à *Lost*, même si peu réussissent à combiner tous ces éléments pour un tel effet hypnotique. »

Selon Mariani, *Twin Peaks* constitue une influence majeure de notre ère de visionnements-marathons de séries, ajoutant que Lynch, au fond, revient dans un paysage télévisuel qui a largement évolué à son image.

La filière *Blue Velvet*

D'abord proposé sous la forme d'un téléfilm en 1990, un « pilot » visant à tester l'intérêt du public et, par conséquent, du télédiffuseur ABC, *Twin Peaks* misa d'office sur un ton et une manière jusque-là inconnus en télévision. Cocréé par David Lynch et Mark Frost, l'univers de *Twin Peaks* s'inscrivait dans la continuité de celui de *Blue Velvet* (1986), triomphe critique et personnel pour Lynch après la débâcle de la superproduction *Dune*, son premier et dernier film « de studio ».

Revenant à une échelle plus petite, plus personnelle, et de son tout premier film, l'ouvertement expérimental *Eraserhead*, Lynch imposa sa voix



L'affiche de la nouvelle saison évoque la série originelle.

singulière avec *Blue Velvet*, sans lequel son autre chef-d'œuvre, *Mulholland Drive*, n'aurait pu être.

Dans *Blue Velvet*, Kyle MacLachlan, oui, le futur agent Cooper de *Twin Peaks*, joue un collégien curieux qui, avec l'aide d'une amie (Laura Dern), se met à enquêter (tiens, tiens) dans son hameau après avoir découvert une oreille coupée dans un terrain vague.

Inspirés en partie du roman et de la série à succès *Peyton Place*, dont Lynch détourne et pervertit les poncifs de mélodrame sur fond de secrets de banlieue, tant *Blue Velvet* que *Twin Peaks* se plaisent à démontrer qu'il n'est point de « petite ville sans histoire » et que, derrière les façades tranquilles et impeccablement entretenues, l'ignominie fait volontiers son nid. La démonstration a ceci d'original que, dans ce décor banal et donc rassurant, Lynch introduit des moments d'inquiétante étrangeté, voire des fulgurances oniriques, qui donnent graduellement aux récits des allures de cauchemar éveillé.

Peuplée de personnages excentriques, l'intrigue, aux accents tantôt criminels, tantôt surnaturels, de *Twin Peaks* est tout particulièrement cryp-

tique. Ici, le concept d'horreur sans nom se voit coiffé à tout le moins d'un surnom: Killer Bob — les téléphages qui l'ont connu ne manqueront pas de s'en souvenir.

Casser le moule

Pourquoi *Twin Peaks* a tant marqué, s'est tant démarqué? Justement parce qu'en cette occasion, Lynch transposa son cinéma à la télévision, ce qui était en soi inédit.

Depuis une dizaine d'années, avec l'âge d'or de HBO, on ne cesse de dire combien la télé est à présent « cinématographique » (il faut se souvenir que les productions télévisuelles étaient jadis toujours identifiables comme telles). Hormis les techniques et procédés issus du 7e art, désormais courants en télé, on note aussi que celle-ci est devenue plus audacieuse que le cinéma (hollywoodien, s'entend).

Et tout cela, faire en somme du cinéma d'auteur à la télé, remonte, non pas exclusivement, mais en bonne partie à *Twin Peaks*. Lynch et Frost figurent alors fi des dogmes en vigueur et cassèrent le moule.

Comme le rappellent Emma A. Jane et Chris Barker dans une analyse publiée dans *Cultural Studies: Theory and Practice*: « *Twin Peaks* était "doublement codé" selon la manière communément acceptée des textes postmodernes. Cela implique une combinaison de codes qui lui permet d'interagir avec une "minorité concernée" familiarisée avec un langage "expert" ainsi qu'avec une audience populaire plus vaste. *Twin Peaks* était postmoderne dans sa forme multigenre, en vertu de laquelle des conventions de la série policière, de la science-fiction ou du roman-savon étaient mélangées d'une manière qui devait parfois être prise au sérieux et à d'autres moments être considérée comme une parodie humoristique ambivalente. »

Et les auteurs de poursuivre

« Les manipulations de l'étrange de Lynch, ses ruptures surréalistes dans la continuité narrative, son humour noir, et ses plans séquences inquiétants peuvent être ressentis dans une variété de séries à succès, des *Sopranos* à *Lost*, même si peu réussissent à combiner tous ces éléments pour un tel effet hypnotique. »

Mike Mariani à propos du travail du réalisateur dans *The Atlantic*

que *Twin Peaks* fut le précurseur de toutes les séries aux accents insolites qui pullulent depuis (de *Bates Motel* à *True Detective* en passant, chez nous, par *Grande Ourse*).

Dernière question

En toute justice, la première saison de *Twin Peaks*, qui est celle qui fit passer la série à la postérité, est supérieure à la seconde, celle-là, de l'aveu même des cocréateurs, bancale. Ce qui poussa Lynch à réaliser en 1992, après le re-

trait de la série, le film *Twin Peaks: feu marche avec moi*, un antépisode contant les derniers jours de Laura Palmer. Mal reçu, le film vaut d'être redécouvert, d'autant que Lynch a indiqué que la troisième saison s'y réfère abondamment.

Il faut en outre savoir que Lynch et Frost ont cocrit l'ensemble des huit épisodes et que le premier les a tous réalisés, contrairement aux deux saisons initiales. Ah, et, parmi les visages familiers de *Twin Peaks*, il s'en trouvera un nouveau: celui

de Laura Dern, venue tenir un « rôle surprise » aux côtés de Kyle MacLachlan, son ancien partenaire de... *Blue Velvet*.

Après avoir combiné télévision et cinéma, David Lynch fusionnera-t-il ses propres créations?

Au Québec, la 3^e saison de *Twin Peaks* débutera le 21 mai sur la chaîne The Movie Network. Super Écran lancera la version française le 19 septembre.

Le Devoir



Les actrices Madchen Amick (Shelly Johnson) et Peggy Lipton (Norma Jennings) sont de retour, et toujours au Double R Diner.

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

DÉDIÉ À LA
DRAMATURGIE D'ICI

DIRECTION ARTISTIQUE
SYLVAIN BÉLANGER

JOIGNEZ-VOUS AU
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
ABONNEMENTS À PARTIR DE 68\$

S
A
I
S
O
N

17
/ 18

LES AUTEURS
DE LA
SAISON 17/18

SARAH BERTHIAUME
ALEXIA BÜRGER
ÉVELYNE DE LA CHENELIÈRE
OLIVIER CHOINIÈRE
JEAN MARC DALPÉ
MARIANNE DANSEREAU
FANIE DEMEULE

DAVID GRANGER
RACHEL GRATON
GABRIELLE LESSARD
LAURA LUSSIER
ALEXIS MARTIN
ANDREA MENARD
MARIE-ÈVE MILOT

YVETTE NOLAN
DAVID PAQUET
GILLES POULIN-DENIS
PAULA-JEAN PRUDAT
MARIE-CLAUDE ST-LAURENT
MANSEL ROBINSON
KENNETH T. WILLIAMS

LE DEVOIR

Conseil des arts et des lettres du Québec
Canada Council for the Arts
Conseil des arts de Montréal

DESIGN GAUTHIER PHOTOGRAPHIE CHRISTIANBLAIS.COM RELATIONS DE PRESSE KARINE COUSINEAU COMMUNICATIONS

CULTURE > MUSIQUE ET SCÈNE

Eric Bibb, ou le blues des migrants

L'album Migration Blues expose finement l'histoire millénaire du déplacement forcé

SERGE TRUFFAUT

L'an dernier, Sherbrooke a été pendant quelques jours la capitale mondiale du blues acoustique et surtout engagé. On ne sait pas exactement quand l'album intitulé *Migration Blues* a été enregistré dans cette ville, les dates n'ayant pas été précisées. Chose certaine, ces jours-là, Eric Bibb, maître sans conteste du blues non électrifié, a présidé à une réunion au sommet avec le Montréalais d'ascendance américaine Michael Jerome Browne, ex-bras droit de Stephen Barry, et le Français de France Jean-Jacques Milteau.

Ainsi donc, pour mener à bien cette aventure musicale et politique publiée par l'excellente étiquette albertaine Stony Plain, Bibb s'est associé ceux qui sont devenus au cours des dernières années ses complices. Ce n'était pas la première fois qu'à Sherbrooke ces trois-là jouaient ensemble. Comme d'habitude, Bibb chante et joue de la guitare ainsi que du banjo, Browne de différentes guitares dont des exotiques, du banjo, de la mandoline, du violon, et Milteau de divers harmonicas, dont des chromatiques. Bien.

S'il y a une chose que l'on a toujours admirée chez Bibb comme d'ailleurs chez Guy Davis et la sublime Rhiannon Giddens, c'est leur engagement politique. Ils n'ont jamais été et ne seront probablement jamais des préposés à l'ambiance. Chez eux, la mise en relief musicale du poids des mots est une constante. Voire une obligation philosophique. À la différence de leurs aînés, qu'ils s'appellent Taj Mahal ou Mississippi John Hurt, ces artistes osent. Quoi? Décliner clairement les formes modernes de l'esclavage, du lynchage et autres horreurs.

Aujourd'hui, Bibb et ses

Eric Bibb chante et joue de la guitare ainsi que du banjo sur l'album *Migration Blues* enregistré à Sherbrooke.

complices proposent donc une réflexion sur ce que vivent des millions de migrants en Afrique, sur le pourtour de la Méditerranée, à la frontière mexicaine et ailleurs. La plupart des pièces jouées ont été écrites par Bibb, avec Browne sur certaines, avec Milteau sur d'autres, ou par les trois. Entre elles, notre trio a introduit un morceau emblématique signé Bob Dylan: *Masters of War. Yes!*

Pour donner une idée de la profonde valeur de cette production, voici quelques mots de Bibb: «*If there's a road to a peaceful country / Where the people have pity on a homeless man / Lord, make that highway my way / Make it my road to the Promised Land / Send a prayer to provide protection / For all the people in the world just like me.*»

Lorsqu'il n'en appelle pas à Dieu, Bibb nous conte les

ébranlements divers du migrant mexicain ou encore raconte, sans l'apport des mots, l'expulsion des Acadiens vers la Louisiane dans *La vie c'est comme un oignon*, l'exil des pauvres du Sud vers les villes industrielles du Nord. Bref, Bibb et ses complices s'attachent à exposer avec une sensibilité aussi rare que fine l'histoire millénaire du déplacement forcé.

Quand on y songe, ce *Mi-*

gration Blues est la traduction musicale de cet extraordinaire constat que fit en son temps ce cher Montesquieu et que les nationalistes de tout bord devraient méditer: «*Nous sommes tous des accidents géographiques.*» *Ave!*

C'est fait. Nous avons déniché la solde des soldes du premier semestre de l'exercice financier en cours. Elle est le

fruit du travail effectué par la société française au nom très français Jazzconnoisseur. Voici de quoi il s'agit: cette dernière a fouillé dans le catalogue jazz du conglomérat culturel Sony/CBS qui rassemble pas mal de labels des années 50 et 60: des américains comme Epic ou des français comme Vogue.

Toujours est-il que les amateurs de cette société ont ressorti des boules à mites des petits bijoux comme *The War Sound* de Johnny Coles, *Chet Is Back* de Chet Baker ou des chefs-d'œuvre comme *Yeah!* de l'immense Charlie Rouse et autres. Tout ça pour dire que le réseau Archambault les met en vente à raison de trois albums pour 15 \$.

Avis aux collectionneurs: Monk et Coltrane sont de retour. Il y a peu, Concord Music Group a créé une nouvelle filiale baptisée Craft Recordings à qui a été commandé le mandat de mettre en marché des produits de grande qualité. Le premier d'entre eux est le regroupement en trois 33-tours des enregistrements en studio que Monk et Coltrane avaient réalisés dans les années 50. Le tout accompagné d'un livret évidemment. Date de sortie: 9 juin. Pour plus d'infos et si on souhaite les acheter, il faut aller sur le site d'Amazon.

Le 7 avril dernier, un hommage de première a été rendu à Oscar Peterson au Symphony Center de Chicago. Les pianistes Kenny Barron, Bill Charlap, Renee Rosnes, Ramsey Lewis, Robi Botos de Toronto, Benny Green et Audrey Morris ont joué «à la Peterson» toute la soirée, accompagnés la plupart du temps par un gentleman: Dave Young à la contrebasse. Il se dit que cet hommage fera l'objet d'un CD.

Collaborateur
Le Devoir

PROTOKOLL

SUIITE DE LA PAGE E 1

des statistiques. Avec «la possibilité de réagir différemment tous les soirs, car un participant peut changer d'opinion après avoir discuté avec les autres». Ou alors, la réponse à certaines

questions personnelles peut varier avec la présence d'un conjoint dans la salle...

Rimini Protokoll tient à aller au-delà des bulles et à refléter un éventail diversifié de points de vue. «On va ensuite créer le spectacle à Marseille,

alors que la Provence vient de voter majoritairement pour [Marine] Le Pen, raconte Stefan Kaegi. C'était très important pour nous de représenter ces gens, mais c'était difficile. Certains d'entre eux ne désiraient pas participer à un projet qui expose une diversité dont ils ne veulent pas. Mais nous avons insisté.»

C'est là que 100% Montréal se montre moins pluriel, selon Florence Béland. «J'ai trouvé difficile de trouver des gens aux opinions politiques différentes. Ce sont surtout des gens soutenant l'immigration qui participent. Montréal est une ville assez ouverte d'esprit.»

Après avoir passé des heures à en sillonner tous les recoins, elle est fascinée par les différents mondes qui y coexistent. Et par la richesse des histoires de vie des Mont-

réalais. La radiographie humaine de la métropole est un peu déformée par le profil de la personne «qui accepte de donner son temps pour le spectacle, admet-elle. Au départ, ce sont des gens qui aiment Montréal». Pour plusieurs, la participation à la pièce exprime leur attachement à la ville, et pour «beaucoup d'immigrants, tellement bien accueillis», un acte de gratitude. «Il y a une fierté montréalaise dans ce projet.»

Collaboratrice
Le Devoir

100% MONTRÉAL
Un spectacle de Rimini Protokoll. Conception et mise en scène: Helgard Haug, Stefan Kaegi et Daniel Wetzel. Du 25 au 28 mai, au théâtre Jean-Duceppe dans le cadre du Festival TransAmériques.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

À Montréal, le groupe recruté reflète la démographie variée d'une métropole qui se démarque par son ouverture d'esprit.

4 sous

SAISON 2017/2018

HABITER LA MAISON À PLUSIEURS

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

DIRECTION ARTISTIQUE → OLIVIER KEMEID

100, avenue des Pins Est, Montréal
Billetterie 514 845-7277 → QUATSOUS.COM

Grand partenaire
LE DEVOIR, CALO, Hydro Québec, QUÉBECOR

QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU?

D'après le film de Philippe de Chauveron
Écrit par Philippe de Chauveron et Guy Laurent
Adaptation Emmanuel Reichenbach
Mise en scène DENISE FILIATRAULT

avec RÉMY GIRARD et MICHELINE BERNARD
MARIE-EVELYNE BARIBEAU, ARIEL IFERGAN, VINCENT FAFARD, ALBERT KWAN, JONATHAN MICHAUD, MARILOU MORIN, IANNICKO N'DOUA, WIDEMIR NORMIL, MYRIAM POIRIER, MARIE-EVE SOULARD LA FERRIÈRE

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
DU 9 MAI AU 10 JUIN
514 844-1793 | rideauvert.qc.ca

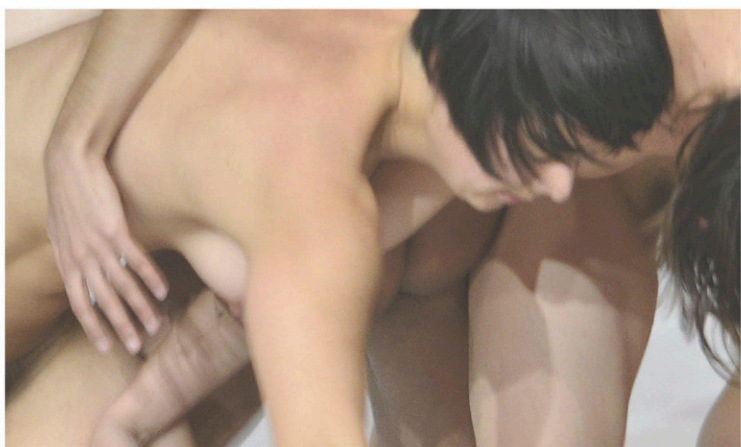
L'ÉTOILE BANQUE NATIONALE
LES 7, 8, 14 ET 15 JUILLET
450 676-1030 | letoilebanquenationale.ca

SALLE ANDRÉ-MATHIEU
DU 8 AU 19 AOÛT
450 667-2040 | salleandremathieu.com

EN TOURNÉE AU QUÉBEC DÈS L'AUTOMNE 2017. POUR TOUTES LES DATES: BONDIEU.GA

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, ENCORE, Québec, rideauvert, @rideauvert, @rideauvertofficiel, GRAND PARTENAIRE, QUÉBECOR

CULTURE > FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES



Franchir le quatrième mur jusqu'à la peau



Toucher le spectateur est-il un ultime tabou, la dernière barrière ?

CATHERINE LALONDE

La danse est l'art du corps par excellence; art du mouvement et de la sensation physique, et surtout art de leur transmission. Au point où il faut parfois recourir à des néologismes, tels que kinesthésie ou sensorialité, pour mieux parler de cette contagion sensorielle qu'elle peut provoquer. Pourtant le toucher, ce sens qui parle le plus directement du physique au physique, est peu utilisé en spectacle. Toucher le spectateur est-il encore un tabou, une barrière? Discussion avec deux chorégraphes qui, différemment, exploreront ce tactile sens au Festival Trans-Amériques (FTA).

Certes, on se touche entre danseurs. Que ce soit pour les portés, pour donner un support ou pour la beauté de l'image. Les profs touchent les étudiants pour induire la sensation recherchée, proposer un alignement postural. Des touchers inspirés des techniques somatiques sont du coffre à outils de la création, afin d'atteindre des états de corps particuliers.

On a vu au Québec des touchers entre danseurs et spectateurs — Felix Ruckert (d'Allemagne), certaines des *Danse à*

10 en isoloir de La 2^e Porte à gauche, Aurélie Pedron, Mandoline Hybride, David Pressault, Pieter Ampe (Flandre), Martial Chazallon et Martin Chaput (France), Katie Ward... Même si cette liste peut encore s'allonger, franchir le quatrième mur jusqu'à la peau de l'autre demeure somme toute rare.

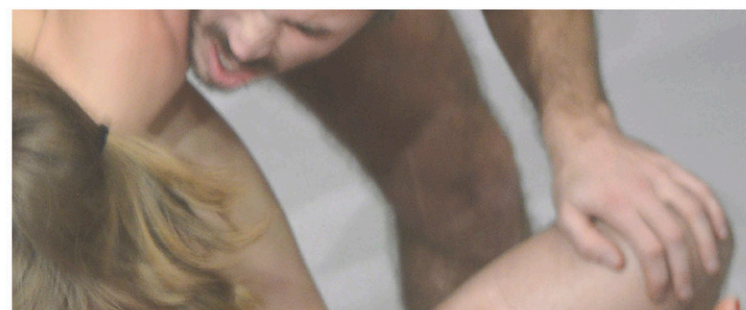
Est-ce parce que ce geste impose souvent qu'on repense le cadre traditionnel de la représentation? Car toucher le spectateur à la salle Maison-neuve n'est pas la même chose que dans un studio où le public est assis par terre, au même plan que les interprètes. L'intimité et la proximité entre danseurs et spectateurs sont-elles nécessaires? Pourrait-on toucher un grand nombre?

Et s'immisce aussi dans cette réflexion la question du consentement: le spectateur peut-il, doit-il pouvoir choisir de rester dans sa posture de «regardant», même lors d'une expérience qui se veut participative ou immersive?

Des intimités impersonnelles

«Je pense que c'est important de se rappeler que le corps est lien, estime le chercheur-chorégraphe Benoît Lachambre. Trop souvent, on se retrouve dans des systèmes qui créent plutôt des frontières, de la distance entre les gens, et qui cloisonnent les uns des autres. Je crois que recréer du lien, du lien social, est un besoin qui devient de plus en plus urgent. Pour moi, c'est la fonction de la danse maintenant.»

Pour son solo *Lifeguard*, présenté dans un cadre intime, Lachambre invite les spectateurs à le toucher pour générer sa gestuelle. Pas de toucher? Alors pas de mouve-



Dans *7 Pleasures* de Mette Ingvartsen, les 12 danseurs se touchent entre eux, parfois nus; et touchent sensuellement des objets.

ment. «Le spectateur est dans l'expérience et en fait partie. Ce n'est pas performatif; pour vraiment expérimenter la pièce dans tous ses angles, le spectateur doit être prêt à toucher, à changer de point de vue, à lire les choses autrement; c'est ce que je lui demande, qu'il s'engage de façon mobile.»

Benoît Lachambre est fasciné par toutes les petites chorégraphies, intuitives, sociales, de navigation, qu'il décèle au quotidien; il est «fasciné par le fait qu'en tant qu'être humain, on est constamment chorégraphié: par les autres, par leur présence et par ce qui nous entoure». Il demande donc, pour cette création, au spectateur de circuler et d'observer la proximité ou le passage des autres, leurs architectures, poses et danses, et de constamment changer de position.

«Je demande aussi un toucher doux, qui est juste à l'écoute, qui n'a pas à être autoritaire. Si les gens ne me touchent pas, il n'y aura pas nécessairement de danse intéressante. J'attends.» Et il laisse venir. «Quand on me touche — pas plus de trois personnes à la fois —, je dialogue avec le toucher, pour offrir une danse qu'on peut lire avec la main, en quelque sorte.» Une danse tactile, en braille et en sensations.

« J'aime faire une danse issue des sens et sensations, et qui montre les changements dans le corps qu'ils provoquent »

Mette Ingvartsen

«Les gens s'aperçoivent que je reçois leur toucher une comme source d'information. Ça me donne un certain support, une trame chorégraphique.»

Le créateur cherche ainsi une «intimité impersonnelle». «Les gens me semblent de plus en plus intéressés à percevoir le «corps empathique», ce corps qui crée du lien, avec les autres et son environnement, croit Benoît Lachambre. Je pense que c'est une question de priorités, désormais. On est face à un monde qui est en danger, et très instable — du côté de l'environnement, de la politique, par exemple. Ça devient nécessaire de recréer les liens

qu'on a brisés. De revoir les manières de s'adresser aux autres et de tisser ce lien — le lien invisible, mais qui peut devenir hyper-tactile une fois les sens éveillés.»

Les yeux comme une main

Dans *7 Pleasures*, la Danoise Mette Ingvartsen travaille sur le plaisir. Elle a déjà exploré la nudité, l'a posée dans l'espace public plutôt qu'intime, tout comme la sexualité. Dans cette partition, les 12 danseurs se touchent entre eux, parfois nus; et touchent sensuellement des objets. «La danse est d'abord et avant tout visuelle, observe la chorégraphe en entrevue, même si en travaillant la proximité ou le type de représentation, on peut activer les autres sens.» M^{me} Ingvartsen s'intéresse particulièrement à créer une synesthésie — un transfert d'un sens à un autre —, comme une vision haptique, «où les yeux du spectateur se comporteraient comme des mains et ressentiraient de même, avec cette idée de sentir, physiquement, réellement, à partir des idées qu'on voit».

Il n'est pas possible, rappelle la créatrice, de partager avec le public une sensation intime. Ce que le danseur sent n'est pas ce que le spectateur ressentira, et «la kinesthésie n'est jamais vraiment partagée».

Mais l'expérience du toucher, par exemple, est universelle, et peut-être reconnue, jusqu'à émerger, comme un souvenir.

«J'aime faire une danse issue des sens et sensations, et qui montre les changements dans le corps qu'ils provoquent. Je travaille beaucoup les affects — pas les émotions, comme la peur ou la tristesse, qu'on peut nommer clairement, mais ces feelings encore inarticulés, sentis mais toujours inconscients. C'est important pour moi de rappeler que les affects sont aussi des lieux politiques. Nos corps n'échappent pas aux superstructures sociales; le toucher non plus, d'ailleurs.»

Et comme spectateur, avez-vous envie d'être touché? Et de vous faire toucher?

LIFEGUARD

Chorégraphie et dansée par Benoît Lachambre. À l'Espace danse Wilder, du 29 mai au 1^{er} juin.

7 PLEASURES

Chorégraphie de Mette Ingvartsen. Interprétée par Johanna Chemnitz, Katja Dreyer, Bruno Freire, Elias Girod, Gemma Higginbotham, Dolores Hulan, Ligia Lewis, Danny Neyman, Norbert Pape, Pontus Pettersson, Anon Santkin, Hagar Tenebaum. À l'Usine C, les 26 et 27 mai.

SCÈNE CONTEMPORAINE AUTOCHTONE

« JE ME SOUVIENS »
BUFFALO HAT SINGERS, MARCO COLLIN, NADIA MYRE ET JOHANNA NUTTER, ANGE LOFT ET RECOLLECTION KAHNAWAKE COLLECTIVE, CARLOS RIVERA, NINA SEGALOWITZ, MEKY OTTAWA LA LICORNE
1 et 2 juin
En codiffusion avec le OFFTA

THIS TIME WILL BE DIFFERENT / TTWBD
ÉMILIE MONNET ET LARA KRAMER FONDERIE DARLING
3 et 4 juin
En codiffusion avec le OFFTA

PIRITI
SKEENA REECE, CHARLES KORONEHO, LAURA ORTMAN EN COLLABORATION AVEC AM
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN
Salle Beverly Webster Rolph
7 juin

RECKONING / MOMENT DE VÉRITÉ
TARA BEAGAN ET ANDY MORO
ARTICLE 11
CENTAUR THEATRE
8 et 9 juin

JOURNÉE DE CONVERSATIONS
TIOTIÁ:KE ET MOONIYAANG : LA RECONNAISSANCE DU TERRITOIRE ;
ET ENSUITE - POINT DE VUE
CRITIQUE DE 3 FEMMES ARTISTES ENGAGÉES
AGORA DE LA DANSE
Espace Wilder
9 juin

onishka.org

Une production
ONISHKA



LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC

THARAUD INÉDIT

JEUDI 1^{er} JUIN, 20 H
PALAIS MONTCALM - MAISON DE LA MUSIQUE

VENREDI 2 JUIN, 19 H 30
SALLE BOURGIE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Mathieu Lussier chef d'orchestre
Alexandre Tharaud piano

IBERT • STRASNOY • J. STRAUSS II • WAGNER
* Gérard Billaudot Éditeur

PALAIS MONTCALM
musée de la musique
418 641-6040 | 1 877 641-6040

SALLE BOURGIE
FONDATEUR ARTE MUSICA
SALLEBOURGIE.CA
514-285-2000

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC

Hydro Québec

PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL

La Capitale
Assurance et services financiers

VILLE DE QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

CALQ
Conseil des arts et des lettres du Québec

VIOLONSDUROY.COM

CULTURE > MUSIQUE

Retrouver la simplicité de *La bohème*

Vache à lait des maisons d'opéra, l'œuvre de Puccini clôt la saison de l'Opéra de Montréal

CHRISTOPHE HUSS

L'Opéra de Montréal met un point final à sa 37^e saison avec le poids lourd des superproductions : *La bohème* de Puccini, présenté pour la septième fois depuis 1980. Pour l'occasion, l'institution reconduit telle quelle la production de 2011, signée Alain Gauthier et Olivier Landreville.

Il y a six ans, c'était déjà en mai, Marianne Fiset et Philippe Bélanger tenaient les deux rôles principaux de Mimi et Rodolfo, confiés cette fois à France Bellemare et Luc Robert.

La bohème est évidemment le plus typique, le plus connu et le plus représenté des opéras de Puccini. Une mansarde, le Paris des petites gens (Mimi, qui confectionne des fleurs en papier, et Rodolfo, un poète qui attend le succès) au XIX^e siècle. Un amour fou, la maladie, le désespoir et, au bout, la mort. Puccini à son plus pathétique et lacrymal, à son plus efficace aussi. Puccini lui-même a avoué avoir pleuré en composant la mort de Mimi!

La première de *La bohème* eut lieu à Turin en 1896 sous la direction du jeune Arturo Toscanini, chef prometteur. La critique prédit à l'ouvrage une brève carrière. On sait ce qu'il en est advenu...

Car le succès des aventures de ce petit peuple de Paris ne se dément pas : à Montréal, en salle, les quatre représentations sont déjà pleines. Il reste la possibilité de se replier sur la projection du 27 mai au stade Molson. Attention : cela a beau être gratuit, il faut se procurer un laissez-passer sur le site de l'Opéra de Montréal.

Tradition et mauvaises habitudes

Pour poser un regard neuf sur *La bohème*, nous avons sollicité le témoignage du metteur en scène Renaud Doucet. Avec André Barbe, Renaud Doucet forme le tandem de créateurs lyriques québécois le plus demandé sur la planète. Désormais établis à Venise, Barbe et Doucet, qui viennent de concevoir leur première *Bohème* pour l'Opéra royal d'Écosse, ont baigné dans ce chef-d'œuvre depuis un an. Ils n'en sont pas sortis indemnes.

« On ne nous offre jamais ce répertoire, car on pense que cela va nous ennuyer », déplore Renaud Doucet, qui relève que « les grands



YVES RENAUD LE DEVOIR

Dans la nouvelle mouture de la superproduction, les rôles de Mimi et de Rodolfo ont été confiés à France Bellemare et Luc Robert.

opéras, tels que *La bohème*, *La traviata*, *Madame Butterfly* ou *Aïda*, vaches à lait des maisons d'opéra, justifient au contraire qu'on y accorde encore plus d'attention».

Pour Renaud Doucet, qui note que « tout le monde a une idée préconçue de ce que ça devrait être », « il ne faut pas mettre en scène l'idée de *La*

bohème, mais la partition de *La bohème* ». Pour « ne pas confondre tradition et mauvaises habitudes », « la clé se trouve dans la partition d'orchestre ». Il faut y traquer « les motivations qui créent un tempo, un rythme ».

« Nous avons tous entendu *La bohème*. Nous avons tous vu *La bohème*. Or, il faut se poser des questions. Pourquoi cette virgule? Pourquoi ce changement de tonalité? Pourquoi le hautbois plutôt que la flûte? Quand on va au plus proche de la musique, on retrouve l'émotion. En Écosse, nous avons décortiqué la partition note par note; nous avons remis en question la moindre double croche. En Europe, en six semaines, on a le temps de le faire. À la fin du processus, l'action crée le chant et cela devient normal, organique. »

Premier maître

Chose étonnante : au fil de toutes ses études et écoutes pendant une année, Renaud Doucet n'a jamais trouvé un enregistrement approchant celui d'Arturo Toscanini, le créateur. « C'est un choc, une référence, car c'est la source. Il a travaillé avec Puccini, il aime le théâtre en musique. Tous les mots ont une émotion et toutes les émotions sont retranscrites en musique. Tout vient de l'idée derrière les mots : il ne s'agit pas de faire un portamento ici ou un point d'orgue là, juste pour faire joli, alors qu'ils n'existent pas. » Dans le même ordre d'idées, « quand on a un *rallentando* chez Puccini, il faut le commencer là où il est écrit, pas six mesures avant ».

De ce point de vue là, c'est vrai, la tonicité de Toscanini a été largement perdue et l'interprétation de *La bohème* appelle « des contrastes plus grands au niveau des tempos ».

Sur le fond, selon notre témoin, « il n'y a rien à dépeussier, car il n'y a pas de poussière : la partition est tellement touchante; il suffit d'enlever le pathos surajouté ». C'est la simplicité, le chemin qui mène à « la sincérité des émotions et des personnages » qu'il s'agit de retrouver : « Il n'y a que de l'amour, que de la tendresse, que de l'humour qui donne une rythmique. Quand

Puccini au stade Molson

Il y aura une projection gratuite de *La bohème* pour 15 000 spectateurs le 27 mai sur écrans géants au stade Molson. Il faut toutefois se procurer un laissez-passer obligatoire via le site de l'Opéra de Montréal : laboheme.operademontreal.com. La projection, qui aura lieu beau temps, mauvais temps, sera précédée d'activités de démocratisation de l'opéra. Un service de navette sera offert par la STM au départ de la station McGill.

on étire tout, *La bohème* n'a plus aucun sens. Cela parle de gens jeunes et il faut retrouver cette jeunesse. »

D'ailleurs, à ce titre, Renaud Doucet pense qu'en dépit de certains codes, « si la transposition est faite intelligemment, l'action peut se passer aujourd'hui ». « *La bohème* est une fenêtre sur notre vie : on rit, on pleure, on suffoque. Si on ne pleure pas en regardant *La bohème*, en montant *La bohème* ou en dirigeant *La bohème*, c'est qu'on ne fait pas *La bohème*, car il y a un moment où ça nous prend aux tripes. Après, notre boulot à nous, c'est de faire pleurer les gens, pas de pleurer nous-mêmes! »

Le Devoir

LA BOHÈME

Opéra de Giacomo Puccini. Avec France Bellemare (Mimi), Luc Robert (Rodolfo), Lucia Cesaroni (Musetta), Justin Welsh (Marcello), Christopher Dunham (Schaunard), Alexandre Sylvestre (Colline), Claude Grenier (Benoi et Alcindoro), Orchestre Métropolitain, James Meena. Mise en scène : Alain Gauthier. Salle Wilfrid-Pelletier, samedi 20 mai 2017 à 19h30. Reprises les 23, 25 et 27 mai.



FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE DE MONTRÉAL
FONDATEUR ET DIRECTEUR ARTISTIQUE : DENIS BROTT, C.H.

ÇA N'ARRIVE QU'UNE FOIS DANS UNE VIE !



BEETHOVEN

INTÉGRALE DES QUATUORS

3 WEEKENDS INOUBLIABLES EN COMPAGNIE DU DOVER QUARTET*

*Causeries pré-concert gratuites 45 minutes avant chaque performance

VENDREDI

26 MAI - 19 h 30

DIMANCHE

28 MAI - 15 h

VENDREDI

2 JUIN - 19 h 30

DIMANCHE

4 JUIN - 15 h

VENDREDI

9 JUIN - 19 h 30

DIMANCHE

11 JUIN - 15 h



Salle Pollack, Université McGill
555, rue Sherbrooke O.

★ Billets à partir de 28,50 \$
(taxes et frais inclus) en vente sur le réseau Admission* 1 855 790-1245
*tarifs spéciaux pour étudiants, aînés et enfants (12 ans et moins)

WWW.FESTIVALMONTREAL.ORG • Offre spéciale : appelez au 514 489-7444



Arion

Orchestre Baroque

L'ESTRO ARMONICO

Présenté par **belairdirect.**
auto et habitation - groupes

ŒUVRES DE VIVALDI
Chef et soliste invité : Enrico Onofri, violon baroque (Italie)



SALLE BOURGIE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

19 mai 2017 20:00

20 mai 2017 16:00

21 mai 2017 14:00

ARIONBAROQUE.COM — 514 355-1825

CULTURE > MUSIQUE

Just Wôan, chanter pour un monde équitable

Le chanteur et multi-instrumentiste offre un troisième disque engagé aux accents pop



Le chanteur montréalais d'origine camerounaise Just Wôan garde intact le groove africain.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

YVES BERNARD

C'est l'un des plus grands chanteurs du Québec. Ses montées aériennes rappellent celles de Lokua Kanza, ses phrasés respirent comme ceux d'un Ismaël Lô et sa brillante façon de rythmer les atmosphères ramène parfois au monde de Marie Daulne et des regrettés Zap Mama.

S'il vient de la soul, de sa Yaoundé natale, et de la culture bafia du village de sa mère, Just Wôan s'applique maintenant à intégrer davantage le rock et la pop nord-américaine à son univers. Et depuis l'attentat du 22 mars 2016 à l'aéroport de Bruxelles, il chante pour un monde équitable. En résulte *A Second Chance*, un troisième disque qu'il offre ce mardi au Lion d'Or.

Just Wôan raconte: «*Sort du destin: je suis arrivé à l'aéroport de Bruxelles, où je devais simplement faire une escale, et je me suis retrouvé piégé pendant les événements. Les bombes détonnaient à quelques mètres de moi et, pour la première fois de ma vie, je n'ai plus regardé le terrorisme avec les yeux de quelqu'un qui zappe à la télé. Je me suis demandé ce qui se passait dans le cerveau du gars qui s'est fait exploser. Un jeune qui a fait des études à l'université, qui a une vie, une femme et des enfants. Qu'est-ce qui se passe dans sa tête pour qu'il accepte de mourir pour une cause aussi stupide.*»

Quelles furent ses réponses? «*Je n'ai pas la prétention d'avoir obtenu des réponses, mais j'en suis sorti en me disant qu'il fallait que les artistes s'engagent plus que jamais pour que les humains*

«*J'essaie de tremper le bafia dans tout: dans la soul, dans la pop, dans le jazz et dans le blues*»

Just Wôan

se tendent la main.» Just revenait du village de sa mère au Cameroun.

Là-bas, rappelle-t-il, les gens se lèvent à 6 h, vont au champ, marchent trois heures, travaillent dans les plantations, reviennent à 20 h, ne sont vraiment pas fainéants. «*Mais ils ne mangent pas à leur faim et ils cultivent le café dont ils n'ont pas besoin. J'ai connu ce village pour la première fois à l'âge de 15 ans. J'y avais rencontré des jeunes de mon âge qui n'avaient jamais lu un livre, qui n'avaient ni télé, ni radio, pas même d'électricité, mais ils avaient les mêmes notes que moi à l'école et parlaient aussi bien français que moi. Depuis ce temps, je me dis que cette culture africaine est compatible avec la culture universelle et que mes origines ne sont pas un handicap.*»

Un trésor immense

Enfant des années 1980, Justin Itoko, dit Just Wôan, est le jeune citadin africain du XXI^e siècle. Trempé à la fois dans les chorales et dans la soul d'Erika Badu, il s'inté-

resse ensuite au hip-hop, avant de découvrir les artistes africains majeurs qui, comme Youssou N'Dour, Manu Dibango et Lokua Kanza, vont l'inspirer. Il finit par découvrir l'essence de son combat: celui de pousser cette culture bafia pour qu'elle se pérennise.

«*C'est une langue percussive et aussi très musicale, comme la plupart des langues bantoues d'Afrique centrale, une langue aux accents toniques avec des mots qui ont déjà des notes très précises que tu dois respecter quand tu les chantes, sinon tu en changes le sens. Quelques artistes ont chanté en bafia la musique traditionnelle, mais il n'y en a pas vraiment qui ont essayé de faire des sons contemporains avec cette langue. J'essaie de tremper le bafia dans tout: dans la soul, dans la pop, dans le jazz et dans le blues.*»

Il le fait admirablement. En 2011, un premier disque carte de visite permet de découvrir la richesse de cette voix de tête ou de poitrine au registre impressionnant et qui se fond dans de délicieuses harmonies vocales.

Puis, c'est l'arrivée à Montréal et la préparation d'*Ikomo*, un disque double avec d'un côté le bafia qui se mêle au jazz-soul et de l'autre, des chansons en français avec un fond bafia. Voici maintenant *A Second Chance*, qu'il transpose en quatuor. En concert, il y joue la basse pour garder intact le groove africain. Cet artiste est un trésor au potentiel immense.

Collaborateur
Le Devoir

Au Lion d'Or, mardi 23 mai à 20 h.

OM ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
Yannick Nézet-Séguin

Hydro Québec
Partenaire principal

Billets en vente maintenant

À partir de 28 \$*

**Vivre la
MUSIQUE**

Saison 2017-18

M

* Taxes en sus.

placedesarts.com

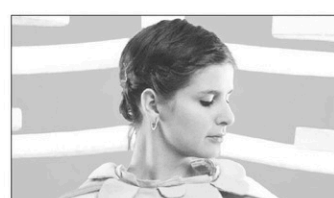


Bell présente les **FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL** en collaboration avec Ford

8 AU 18 JUIN — 29^e ÉDITION

PLUS QUE 3 SEMAINES AVANT LES FRANCO!

LES GRANDS SPECTACLES Bell en collaboration avec 98.5 Rouge 98.5 MAX THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA



10 JUIN

KLÔ PELGAG

et l'Orchestre du Temple Thoracique
Première partie:
Mon Doux Saigneur - solo



13 JUIN

VINCENT DELERM

À présent
Première partie: Vianney



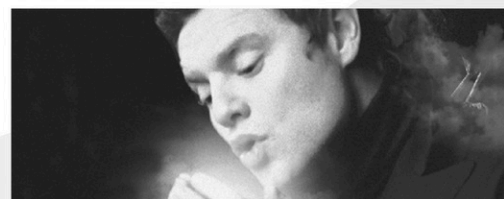
17 JUIN

DANIEL BELANGER

Paloma
Première partie: Octave Noire

CHANSONS INTIMES 98.5 ICI MUSIQUE

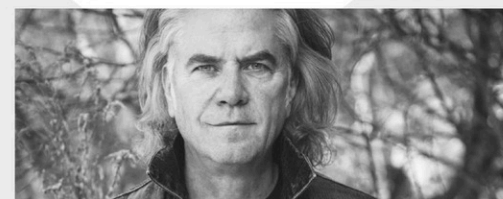
CINQUIÈME SALLE, PdA



9 JUIN

YANN PERREAU

Perreau et la lune
Première partie: Laura Lefebvre



16 JUIN, supplémentaire le 17 JUIN

RICHARD SÉGUIN

Les horizons nouveaux

TOUT EN CHANSON LA PRESSE

CISM

L'ASTRAL (Maison du Festival)



10 JUIN

LUC DE LA ROCHELIÈRE

Autre monde



15 JUIN

CAROLINE SAVOIE

en spectacle

PROGRAMMATION COMPLÈTE FRANCOFOLIES.COM INFO-FRANCOS 514 876-8888 1 855 778-8888

BILLETTERIE PLACE DES ARTS 514 842-2112 • 1 866 842-2112 • placedesarts.com CLUB SODA 514 286-1010 • clubsoda.ca MÉTROPOLIS 1 855 790-1245 • ticketmaster.ca



Vue sur l'œuvre *Ribbons* d'Ed Atkins, 2014, telle qu'exposée à la DHC/ART ces jours-ci

RICHARD-MAX TREMBLAY

Ces avatars qui nous ressemblent

Les œuvres du Britannique Ed Atkins font plonger dans un cauchemar bien réel

MODERN PIANO MUSIC
D'Ed Atkins à la DHC/ART
Fondation pour l'art contemporain,
451 et 465, rue Saint-Jean.
Jusqu'au 3 septembre.

MARIE-ÈVE CHARRON

Se promener dans l'exposition d'Ed Atkins, c'est un peu comme traverser un cauchemar récurrent dont les motifs reviennent en boucle. Non pas que les œuvres soient ratées. Au contraire, elles sont des plus abouties dans leur capacité à rendre compte, par l'animation 3D et les images de synthèse, des impacts des technologies dans nos vies.

Toutes récentes, les œuvres de l'artiste britannique n'engagent pas pour autant un propos technophobe. Elles se veulent plutôt de puissantes évocations des enjeux affectant la subjectivité et le pouvoir d'agir dans un monde peuplé d'interfaces numériques, d'applications et d'algorithmes. La teneur des œuvres est en elle-même spectaculaire, exploitant les moyens de la haute définition et de la modélisation sous la forme d'une installation immersive amplifiée par des bandes sonores hautement étudiées.

Les six projections présentées se déploient en effet dans l'espace grâce à des écrans affirmés en volumétrie, parfois décuplés, et devant être appréciés dans un périmètre délimité par un tapis au sol qui, cependant, ne procure à l'expérience que l'apparence du confort. Captivants, les films de courte durée n'en demeurent pas moins déstabilisants, créant plusieurs malaises, malgré les soulagements procurés par certains moments d'humour grotesque. Chacune des œuvres met en scène un personnage masculin plutôt pathétique, des avatars que l'artiste se plaît à animer dans des situations aussi troublantes qu'absurdes.

Posthumanisme

Rien ne semble donc moins approprié que le titre de l'exposition pour définir son contenu, un volontaire décalage d'ailleurs observé dans le montage des films et dans la rhétorique épousée par l'artiste de réputation internationale. Ce qu'un «*Modern Piano Music*» annonce, c'est un paradigme autre que celui fondant la démarche d'Atkins, plus foncièrement ancrée dans le postmodernisme et le posthumanisme.

Les univers campés par l'artiste se font intertextuels, les codes de différents langages s'y croisent, ceux du cinéma, de la littérature, de la musique et du jeu vidéo. Les œuvres en sont truffées, comme dans *Hisser* qui suit l'avatar, un homme blanc, dans sa chambre, en proie à la tristesse ou se masturbant devant les images du test de Rorschach. Le décor est bâti avec certains motifs commercialisés exploités ici à outrance comme des ready-mades par l'artiste soucieux d'en interroger l'usage même. Des détails de la chambre révèlent du prêt-à-penser, livre de croissance personnelle, affiches ornées de citations, etc. Un environnement étouffant à l'image du lit d'enfance trop petit qui accueille le corps du personnage avant que tout se fasse engloutir par un trou.

La répétition est un moteur récurrent des vidéos de l'artiste qui ne racontent pas d'histoire. Par collage, boucle et réitération, elles suggèrent plutôt des états émotifs, préfèrent les hiatus à la continuité. Elles refusent de prêter aux personnages une intégrité et une intériorité; ce sont des coquilles vides. Dans cet esprit, plusieurs œuvres font apparaître un même personnage en multiple, cloné. La bande de *Hisser* joue d'ailleurs sur deux étages distincts, à des échelles différentes, faisant de chaque visionnement l'occasion de réévaluer sa perception devant ce qui va recommencer et est reproductible à l'infini.

L'accrochage de l'œuvre, au 451 de la rue Saint-Jean, reprend ainsi en partie la logique qui présidait à sa présentation initiale dans un bâtiment de plusieurs étages dans le cadre de la Biennale d'Istanbul en 2015. L'étroitesse des salles sert bien également l'état de réclusion dans lequel se trouvent

Vue sur l'œuvre *Even Pricks* d'Ed Atkins, 2017

RICHARD-MAX TREMBLAY

les personnages. Les deux œuvres maîtresses occupent toutefois l'adresse voisine que comporte aussi la DHC/ART.

Ribbons (2014) s'affirme en effet avec majesté sur trois volumes de projection au cœur d'une pièce. Un skinhead s'abîme dans l'alcool, soliloquant un discours qui ne semble pas le sien, à la manière des mots grossiers inscrits sur son corps, des tatouages tracés à la va-vite. Lorsqu'il entonne un chant de Bach, une émotion grave éclipsé la dureté de l'automate, qui ne sera finalement que traversé par cette musique.

Scène loufoque

La musique joue aussi un rôle prédominant dans *Safe*

Conduct (2016) sous les airs du *Boléro* de Ravel imprégnant son crescendo légendaire au déroulement de l'action qui se passe dans un aéroport. Au tapis déroulant du contrôle de sécurité et au carrousel de récupération des bagages, l'avatar n'en finit plus d'exposer ses biens et sa personne, déposant dans les bacs de plastique, entre autres, ananas et armes à feu, puis les membres arrachés de son corps.

Comme ailleurs dans les œuvres d'Atkins, la caméra scrute le visage, ici tuméfié par une cause inconnue. Le cadrage serré dévoile dans l'image au rendu hyperréaliste la facticité dans ce qui est tenu pour le plus « hu-

main », à savoir le visage avec son regard et ses expressions. Le personnage l'enlève d'ailleurs comme le reste, un masque, mais qui revient sans cesse.

Cette scène d'aéroport, loufoque et dérangement, pourrait être une métaphore de l'individu exposant déjà, de son plein gré, les moindres aspects de sa vie par les nombreuses activités sur la Toile que sont ses gestes de consommation, de socialisation et de divertissement rendus possibles par les dispositifs du numérique et des réseaux virtuels. Ce phénomène n'a toutefois rien d'un rêve.

Collaboratrice
Le Devoir

28-31 juillet	SÉJOUR DANS LES BERKSHIRE le Festival Tanglewood, celui de Marlboro, les musées, le jardin botanique
6 août et 24 septembre	Tours de l'île à MONTRÉAL vers l'est (6 août), vers l'ouest (24 septembre)
9 septembre	GATINEAU et OTTAWA L'art d'ici, les fleurs de partout!
	
www.lesbeauxdetours.com 514-352-3621 En collaboration avec Club Voyages Malavoy Titulaire d'un permis du Québec	



MARGARITA
LYPIRIDOU

Affinités

EXPOSITION

Du 20 mai
au 5 juin 2017

BLANCHE
GALERIE D'ART

10 ANS
YEARS
2007-2017

218, rue St-Paul Ouest
Montréal, QC, H2Y 1Z9
514-656-3272

info@galerieblanche.com
galerieblanche.com

CULTURE > DE VISU

Ève Cadieux, de l'échange intime au souk virtuel

L'artiste est passée de photographe d'objets à collectionneuse d'images d'objets

TOUTES CES CHOSES

D'Ève Cadieux. Au Centre d'exposition de l'Université de Montréal, pavillon de la Faculté de l'aménagement (2940, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, salle 0056), jusqu'au 9 septembre.

JÉRÔME DELGADO

Les objets et toute notre histoire matérielle s'inscrivent dans une incessante série de coups de vent. À chaque rafale, ou presque, la moindre chose fabriquée par la main humaine est repoussée et remplacée par une autre, meilleure, plus belle, plus solide, plus utile.

Dans son travail photographique, l'artiste Ève Cadieux se pose en contre-pied de cette coutume à enterrer chaque objet, une fois sa vie consumée. L'exposition *Toutes ces choses*, rétrospective de vingt ans de pratique, rend compte d'une nature humaine incapable, finalement, de se débarrasser de son passé matériel.

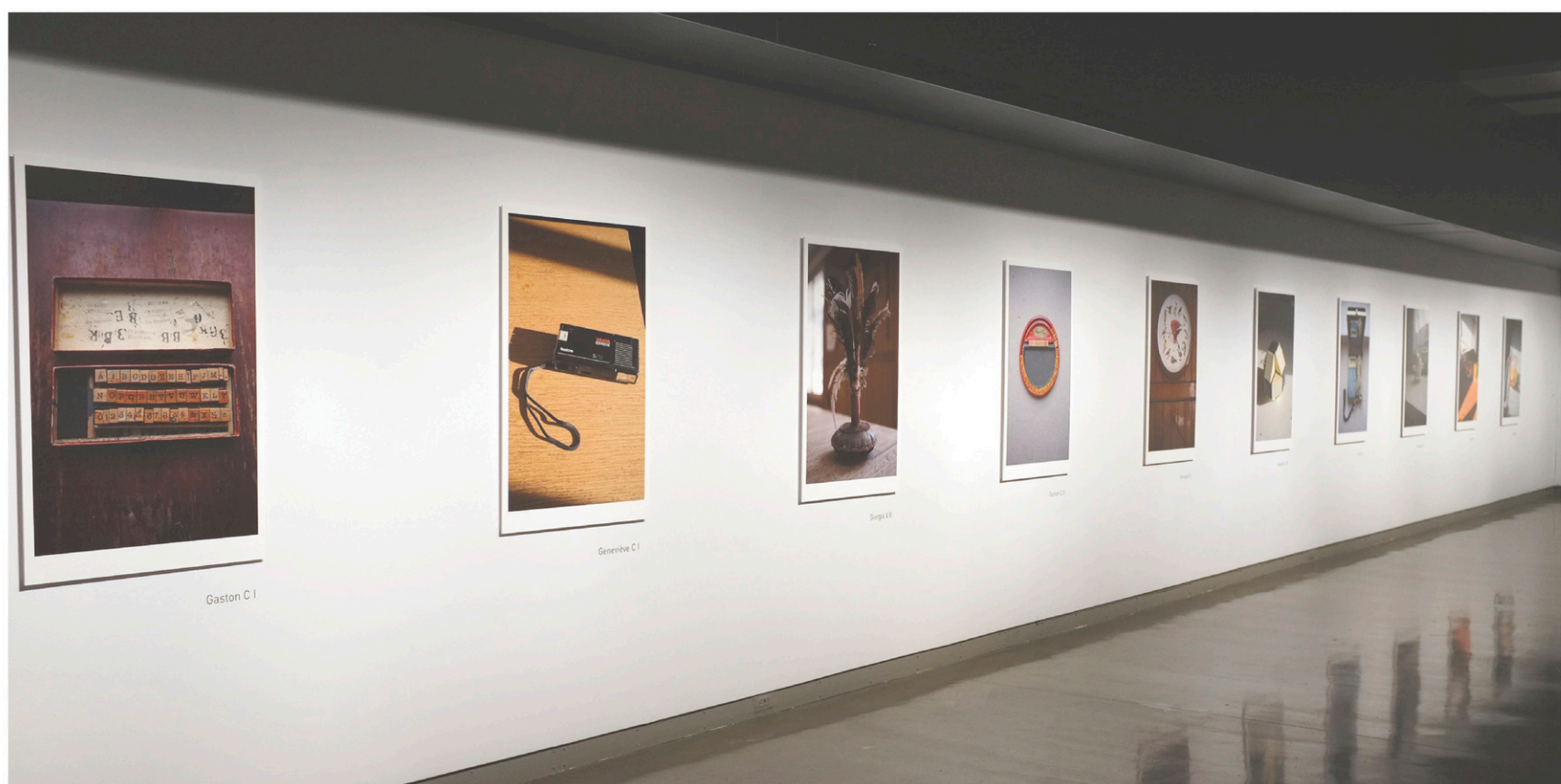
Il y a autant de la nostalgie bien assumée que du souci scientifique, ou anthropologique, dans l'approche adoptée par l'artiste. Réalisés entre 2002 et 2017, les huit projets qu'elle a rassemblés au Centre d'exposition de l'Université de Montréal sont à la fois teintés d'affect et présentés avec le recul nécessaire de la documentariste. Avis aux amateurs de modes vintage: les vedettes, ici, se nomment ViewMaster ou Floppy Disk, ce sont des boîtes Kodak ou des téléphones à cadran.

Deux séries voisines, *Des restes* (2002) et *Des restes II* (2015), montrent des objets chéris, isolés en plan général et choisis après échange et discussion avec les proches de l'artiste. On est dans la sphère privée et intime. À l'opposé, les séries *Alfama* (2009) et *Aux puces...* (2015-...), réalisées dans des marchés publics, relèvent davantage de l'offrande, de la mise en vitrine des plus beaux produits. Les images ne s'attardent pas à un objet, mais à des ensembles: autels urbains, bancs et pourtant presque sacrés.

Si le fétichisme est la colonne vertébrale de ces deux séries, c'est l'échange humain, réel, qui en est le cœur. Ce sera moins vrai avec les projets plus récents exposés, symptôme de la dématérialisation galopante.

Faire avec la numérisation

Ève Cadieux ne fait pas que photographier les objets des autres. Elle qui a longtemps as-



Les huit projets d'Ève Cadieux rassemblés au Centre d'exposition de l'Université de Montréal ont une portée encyclopédique.

ÈVE CADIEUX

sumé la direction artistique de VU, centre de Québec dédié à la photo, pose à travers ses différents corpus un regard sur l'évolution de son art.

Dans la série *Avant l'heure: les ateliers* (2002-2004), comme dans *Des restes*, identifiée aussi par l'énoncé «à propos d'une forme de relief qui ne correspond plus aux conditions de la vie actuelle», l'artiste a fait appel à la solarisation, procédé de surexposition des images amenant l'inversion entre le positif et le négatif.

Au-delà du clin d'œil à l'histoire de la photographie (et à Man Ray, un des plus illustres utilisateurs de la solarisation), la signature Cadieux a une portée encyclopédique. La série sur les ateliers (des chambres noires?), bien qu'elle détonne du reste de l'expo — la figure humaine prend ici la place de l'objet —, s'inscrit dans ce discours sur l'imminente mort matérielle.

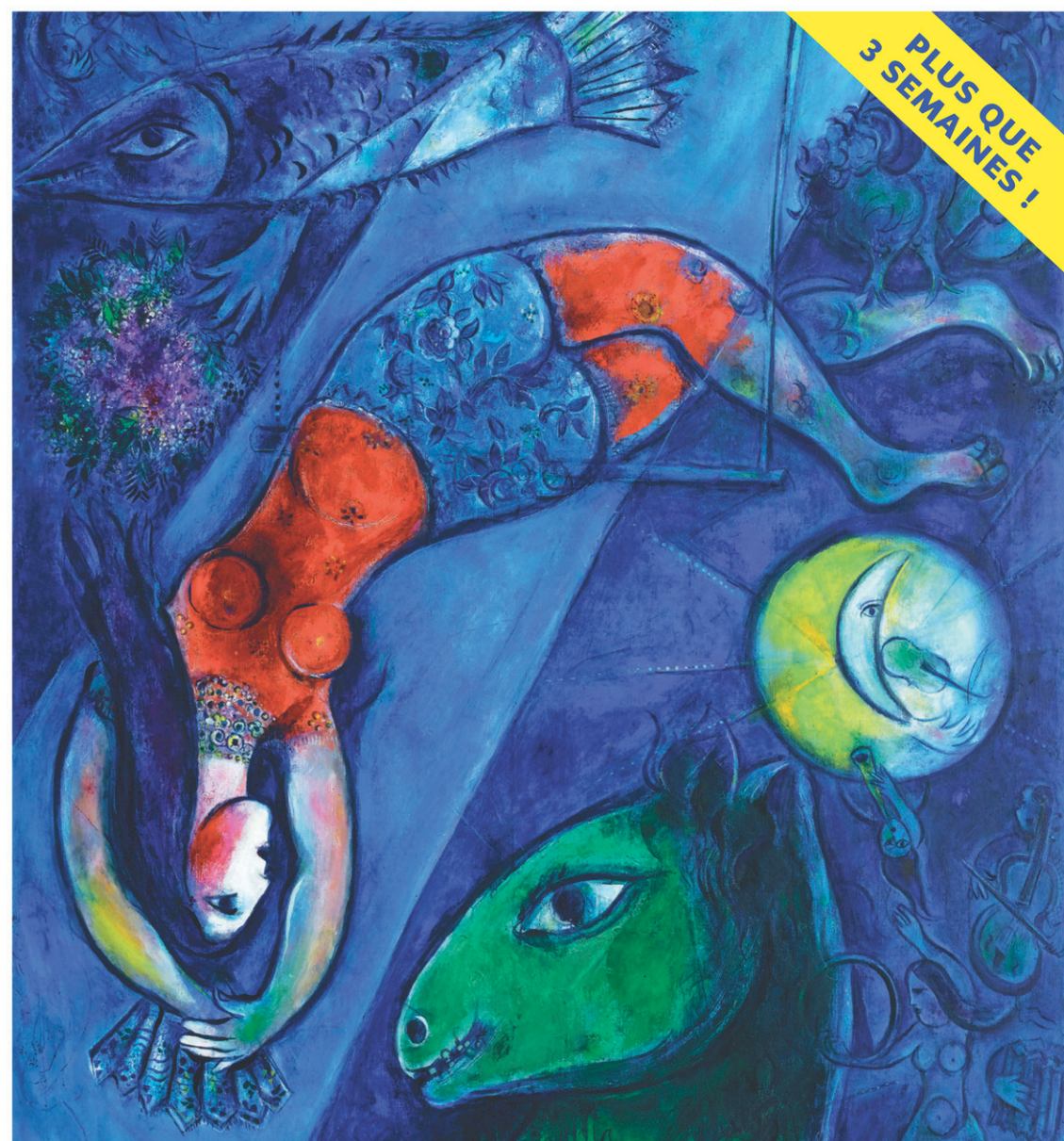
Avec l'arrivée du numérique, et l'abandon de la chambre noire, la photographie est sans doute la discipline qui a le plus changé sous le coup de vent technologique qui a frappé au tournant du siècle. La nostalgie, chez Cadieux, s'exprime aussi dans sa manière de s'adapter à la nouvelle réalité.

L'image qui ouvre l'expo est peut-être seule en son genre, mais elle est emblématique du propos de *Toutes ces choses*. Avec son ordinateur abandonné sur le sable, *Sur la plage* (2015) parle du rejet des vieux outils. Comme un objet lourd et encombrant, la photo repose au sol, sans y toucher: deux cuvettes de développement de pellicule ont été recyclées et lui servent de socle.

Avec les œuvres de 2017 — *L'entreposoir* (une vitrine contenant des centaines d'images) et *Morts annoncés* (une vidéo rassemblant

les mêmes documents) —, ce ne sont plus les objets eux-mêmes que cherche et photographie Ève Cadieux. Mais les photos de ceux-ci, qu'elle télécharge. Dématérialisées, mises ainsi en vente sur le Web, les «choses» n'existent que comme fantômes. L'échange humain n'est plus indispensable, l'image a perdu en qualité, l'obsolescence se faufile partout.

Désormais virtuel, le souk rend inaccessibles les objets. Dans la vidéo, ils défilent l'un après l'autre, sans qu'on puisse s'y attarder vraiment. Dans la vitrine, seules les photos du dessus sont visibles — et encore. C'est un mausolée de choses, et il ne nous reste qu'un vague souvenir d'elles.

Collaborateur
Le DevoirCHAGALL
COULEUR ET MUSIQUEJOURNÉES SUPPLÉMENTAIRES
22 ET 29 MAI — 5, 12 ET 13 JUINMUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉALLES AMBASSADEURS DE
CHAGALL À MONTRÉAL

OSLER



AIR CANADA

TOURISME /
MONTRÉAL

Bell



Bell

Une exposition organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal en collaboration avec le Los Angeles County Museum of Art, et initiée par la Cité de la musique - Philharmonie de Paris, et La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Deligne, Roubaix, avec le soutien de la Succession Chagall, Marc Chagall - Le Cirque Bleu (détail), 1950-1952, Nice, Musée national Marc Chagall, dépôt du Musée national d'art moderne - Centre Pompidou, Paris, © SODRAC & ADAP 2017, Chagall, © CNAC / MNAM / DDC, RMN-Grand Palais / Art Resource, NY, Photo: Gerry Blot

Programmation officielle

Wive 375

Québec
Montréal

Rencontres en
Nouvelle-France
À Pointe-à-Callière
Vieux-Montréal
Du 19 au 22 mai 2017

#rnf2017
#375mtl
ACTIVITÉ GRATUITE

Rencontrez de nombreux marchands
et artisans de la Nouvelle-France!

Illustration: www.annicarb.com

25 ANS

POINTE-À-CALLIÈRE
Cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal
pacmusee.qc.ca

Canada

ENTRE SUR LE DÉVELOPPEMENT CULTUREL DE MONTRÉAL

Montréal

VIEUX-MONTRÉAL
SDC

LA PRESSE



Dans *La mort de Louis XIV*, le cinéaste Albert Serra laisse poindre un peu d'humour et de tendresse.

AXIA FILMS

Le roi Léaud

Le grand Jean-Pierre Léaud incarne le Roi-Soleil au crépuscule de sa vie

LA MORT DE LOUIS XIV

★★★★
Drame historique d'Albert Serra. Avec Jean-Pierre Léaud, Patrick d'Assumção, Marc Susini, Irène Silvagni, Jacques Henric et Vicenç Altaïo i Morral. France, Espagne, 2016, 116 minutes.

MANON DUMAIS

Au retour d'une promenade dans les jardins de Versailles, Louis XIV (Jean-Pierre Léaud, impérial) ressent une douleur à la jambe. S'ensuit une lente agonie de trois semaines pour le souverain qu'Albert Serra relate en une somptueuse suite de tableaux rappelant les œuvres de Rembrandt et de Vélasquez. Désirant être fidèle à la réalité, Serra, qui s'est aussi intéressé à la mort de Casanova dans *Histoire de ma mort*, s'est inspiré des mémoires de deux courtisans ayant assisté aux dernières heures du Roi-Soleil, Saint-Simon et le marquis de Dangeau.

La parole se fait rare dans la

chambre du roi, presque autant que la musique, Serra lui préférant le chant des oiseaux, mais les propos qu'on y entend sur la médecine et sur la science sont révélateurs. On sent dans chaque cadrage, composé avec une minutie exemplaire, une volonté presque documentaire et infiniment respectueuse, malgré quelques détails sordides, d'illustrer une page d'histoire.

À 76 ans, atteint de la gangrène sénile, le plus grand roi de France n'a plus la force de se rendre à la messe ni au conseil des ministres. Alité, entouré de ses valets et de ses médecins, recevant de rares visites de Madame de Maintenon (Irène Silvagni, austère), celui qui aimait autrefois faire bombance n'a plus d'appétit. Chaque fois qu'il croque du bout des dents dans une biscotte, les dames de la cour, s'entassant dans le cadre de la porte, l'applaudissent comme s'il était un enfant. Homme de devoir, il reçoit son arrière-petit-fils, le futur Louis XV, pour s'assurer qu'il fera un bon roi.

Dans de rares moments, le cinéaste laisse poindre un peu d'humour et de tendresse.

La voix presque éteinte, le roi sait encore imposer son autorité sur tous. À voix basse, le premier valet Blouin (Marc

forme peu à peu en masque mortuaire, qu'il fixe longuement la caméra en silence, on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression que le mythique acteur fait ses adieux au cinéma. Alors que les acteurs déclament leur

Tandis que le visage du grand Léaud se transforme en masque mortuaire, on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression que le mythique acteur fait ses adieux au cinéma

Susini), le docteur Fagon (Patrick d'Assumção), le père Le Tellier (Jacques Henric) et la cour rapprochée discutent de l'état du roi. Sachant que l'heure est grave, ils acceptent que le docteur Le Brun (Vicenç Altaïo i Morral) lui administre un élixir dont ils doutent de l'efficacité.

En ayant choisi de reproduire ces propos entendus dans les appartements du roi, Serra semble vouloir souligner, à l'instar de Molière dans *Le malade imaginaire*, la vanité du corps des médecins et, surtout, leur incapacité à prendre une décision éclairée.

Tandis que le visage du grand Jean-Pierre Léaud se trans-

forme peu à peu en masque mortuaire, qu'il fixe longuement la caméra en silence, on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression que le mythique acteur fait ses adieux au cinéma. Alors que les acteurs déclament leur texte de façon plus rigide que solennelle, Léaud s'avère le seul à être littéralement habité par son personnage. Certes, l'atmosphère lugubre pourrait en rebouter plus d'un. Toutefois, l'éclatante beauté des éclairages à la chandelle, lesquels mettent richement en valeur le rouge des tentures et l'or des boiseries, donne à chaque scène l'agréable sensation de pénétrer dans une antichambre secrète du palais où seraient exposées des toiles encore jamais vues. D'un rythme contemplatif, cette œuvre exigeant une certaine patience de la part des spectateurs offre un rendez-vous émouvant et intimiste avec la grande faucheuse devant laquelle monarques et vulgaires mortels sont tous égaux.

Collaboratrice
Le Devoir

Un sniper à l'oreille

Doug Liman signe un huis clos à ciel ouvert dans un Irak à feu et à sang

THE WALL

★★★★
Drame de guerre de Doug Liman. Avec Aaron Taylor-Johnson, John Cena, Laith Nakli. États-Unis, 2017, 81 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Ce fut longtemps un trait distinctif du cinéma américain évoquant la guerre du Vietnam : un ennemi le plus souvent tapi dans l'ombre, quasi invisible, sans trait particulier. Il représentait une menace sanguinaire et devait par le fait même être éliminé par tous les moyens.

Doug Liman (*The Bourne Identity*, *Edge of Tomorrow*) n'a pas l'âge de Michael Cimino (*The Deer Hunter*) ou d'Oliver Stone (*Platoon*), mais il semble avoir retenu cette leçon dans *The Wall*, un exercice de style tourné dans un désert de Californie maquillé en *no man's land* irakien, ce pays envahi par George W. Bush. Or, en 2007, le président américain avait annoncé la fin de cette guerre que tous s'accordent pour dire aujourd'hui qu'elle fut aussi ruineuse qu'inutile. À l'époque, les armes étaient loin d'être rangées, et il fallait protéger les infrastructures, tout particulièrement les raffineries et les pipelines...

Deux soldats américains, Shane (John Cena, en passant) et Isaac (Aaron Taylor-Johnson, que la caméra ne quitte jamais), surnommé « Ize », surveillent une scène de désolation jonchée de cadavres : un tireur d'élite irakien en est sûrement l'auteur. Shane, n'écouter que son impatience, décide de s'y aventurer, pour son plus grand malheur, révélant la présence invisible et inquiétante de Juba (la voix suave de Laith Nakli), une sombre légende pour l'armée américaine, qui compte plusieurs victimes de ses tirs précis. Isaac réussit à se cacher derrière les vestiges

de ce qui fut une école et, dans son oreillette, Juba, habile également à trafiquer les communications, amorce avec lui une étrange conversation sur les motifs de cette guerre, les motivations personnelles du soldat, le tout parsemé de digressions littéraires sur Shakespeare et Edgar Allan Poe — oui, vous avez bien lu.

L'affrontement ne relève pas uniquement de la joute oratoire, même si les ambitions visuelles du scénariste Dwain Worrell, un nouveau venu, sont minimalistes. Là se situait sans doute l'intérêt premier de Doug Liman, celui de dynamiser un duel armé reposant en partie sur des dialogues murmurés à l'oreille bien plus que celui d'éveiller les consciences aux horreurs d'un conflit dont les répercussions se font encore sentir à l'échelle internationale.

Dans ce style virtuose (et agité) qui est le sien, Liman scrute sous tous les angles les souffrances du soldat Isaac, lui que personne ne semble vouloir sauver, jamais avare de détails visuels pour décrire l'étendue de ses blessures, de sa soif, et surtout son désespoir devant un ennemi autrement plus érudit, éloquent et retors. Le caractère fantomatique de ce tireur d'élite ajoute au climat d'oppression que *The Wall* cherche à instaurer, relevant aussi d'un cran notre propre obsession sécuritaire devant la menace terroriste.

En ce sens, la conclusion de ce huis clos à ciel ouvert se révèle parfaitement cohérente avec le discours ambiant teinté de paranoïa et de xénophobie, arrimée aussi aux diktats de ce cinéma militariste où la fin justifie les moyens. Les sémiologues s'en donneront aussi à cœur joie avec la symbolique du titre ; dans *The Wall*, le mur ne donne que l'illusion d'une protection...

Collaborateur
Le Devoir



EXTRACT FILMS

The Wall se déroule en huis clos dans un *no man's land* irakien.

15^e FESTIVAL MUSIQUE MONTREAL BAROQUE

fmb

FESTIVAL MUSIQUE MONTREAL BAROQUE

PRÉSENTE • PRESENTS

CIRQUE MUSICAL CIRCUS

JUNE 22-25 JUIN

Une programmation à la hauteur du 15^e Festival Montréal Baroque!

POUR ACHETER VOS BILLETS
montrealbaroque.com
514 845-7171

La Fondation Arte Musica présente

SALLE BOURGIE

16 17

TRIO KARÉLINE (France)
Mercredi 24 mai - 19h 30
CHOSTAKOVITCH Trio pour piano et cordes n° 1, op. 8
WEINBERG Trio, op. 24
RACHMANINOV Trio élégiaque n° 1
ARENSKI Trio avec piano, op. 32
L'excellent trio français brosse un tableau de 50 ans de musique russe.

CARTE BLANCHE À VALÉRIE MILOT
Mercredi 31 mai - 19h 30
Valérie Milot, harpe
Musiciens de l'Orchestre Métropolitain
Œuvres de DEBUSSY, RAVEL, SATIE, TAILLEFERRE et TOURNIER
Évadez-vous à Paris le temps d'un magnifique programme de musique française avec des premières chaises de l'Orchestre Métropolitain!

VARIATIONS GOLDBERG
Jeudi 1^{er} juin - 19h 30
Benjamin Alard, clavecin
Un monument de la musique de clavier par le gagnant du prestigieux Concours international de clavecin de Bruges en 2004.

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

quatuor molinari

20^e saison

Schafer / Zorn
John Zorn : Cat O'Nine Tails
R. Murray Schafer : Quatuor n° 4
John Zorn : The Dead Man
R. Murray Schafer : Quatuor n° 5 *Rosalind*

Vendredi 26 mai 2017, 19h30
Conservatoire de Montréal
4750, av. Henri-Julien
Billets 26,50\$, 21,50\$, 11,50\$
www.quatuormolinari.qc.ca T : 514-527-5515

Logo: CALQ, Conseil des arts et des lettres du Québec, COUNCIL OF THE ARTS OF QUEBEC, COUNCIL DES ARTS DE QUÉBEC, MEMORIA, BIBLE URBAINE, LE DEVOIR, CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL, Fondation Guad Molinari, LE VIVIER, PUBLISITE SAUVAGE, ATMA Classique, Conseil des arts du Canada, Canada Council for the Arts.

CULTURE > CINÉMA

Chuck, une vie comme un film dans un film

Philippe Falardeau revient sur le destin méconnu du boxeur qui inspira le film *Rocky*

CHUCK (V.O. ET V.F.)

★★★1/2

Drame biographique de Philippe Falardeau. Avec Liev Schreiber, Elisabeth Moss, Naomi Watts, Ron Perlman. États-Unis, 2016, 98 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Atteindre la célébrité constitue le but ultime de bien du monde. S'il est exacerbé en cette ère de réseaux sociaux et de réalité-spectacle, ce fantasme ne date pas d'hier. On pense au cinéma et à ses aspirantes stars n'ayant jamais pu assouvir leur désir d'être magnifiées par la caméra, voire au théâtre, bien avant, avec ses projecteurs tout-puissants. Le boxeur Chuck Wepner rêvait de gloire, et pas que des quinze minutes promises à tous par Andy Warhol. Philippe Falardeau relate son histoire sous cet angle dans *Chuck*, un choix éclairé, puisque voilà un homme qui aurait plus que tout voulu vivre sa vie comme dans un film.

La gloire, la vraie, Chuck faillit la connaître deux fois plutôt qu'une, devenant célèbre brièvement, puis retournant à l'anonymat. Sa première chance se manifesta sous la forme d'un combat inespéré contre Mohammed Ali, en 1975, qu'il perdit, non sans avoir gagné le respect de la foule. Vint ensuite le film *Rocky*, dont la prémisse s'inspirait dudit combat. Sur nommé «le vrai Rocky», Chuck se croyait mûr pour Hollywood avec un coup de pouce de Sylvester Stallone. Hélas, de frasques en dépendance, il s'autosabota, une habitude, hélas.

Il en alla en effet de même dans sa vie personnelle, d'abord avec sa première épouse, Phyllis, qu'il adorait mais trompait à répétition, puis avec leur fille Kimberley une fois celle-ci devenue grande, et dont il voulait être aimé sans lui accorder d'attention en retour.

Le film explore à fond le narcissisme de Chuck, qui jaillit à la surface puis contamine toutes les sphères de son exist-



La relation entre Phyllis et Chuck génère tension dramatique et émotions. La chimie manifeste que partagent Moss et Schreiber y est pour beaucoup.

EXTRACT FILMS

tence dès lors qu'une certaine renommée lui est acquise.

Numéros d'acteurs

Or, ce qui est formidable avec le film de Philippe Falardeau, c'est que malgré le sentiment de réprobation qu'inspire Chuck, on ne peut s'empêcher d'éprouver un attachement immédiat et profond envers lui. L'absence totale de condescendance dans le regard que le cinéaste pose sur le protagoniste, qu'il ne ménage pas pour autant, contribue certainement à faciliter ce rapport d'empathie.

Il y a cela, et aussi l'interprétation conquérante de Liev Schreiber, comédien doué qui, bien que très intense, parvient sans peine à laisser entrevoir les différentes facettes de Chuck, être tour à tour irrésis-

tible et insupportable.

La vedette est entourée d'une excellente distribution au sein de laquelle se démarquent Elisabeth Moss et Naomi Watts, première et seconde conjointes de Chuck. La première y va d'une interprétation très étoffée, toute en nuances subtiles, tandis que la seconde, qui canalise une énergie similaire à celle de son personnage de *St-Vincent*, évolue à l'autre extrémité du spectre avec une «grosse» performance qui, dans le contexte, fonctionne parfaitement.

Cet humour-là

Le scénario de Jerry Stahl et Jeff Feuerzeig perd un peu de son tonus au troisième acte, surtout si on le compare au premier, vraiment habile dans

sa présentation de Chuck et de son entourage. Puissant ancrage émotionnel aux beaux comme aux mauvais jours, la relation entre Phyllis et Chuck fait ombrage au reste tant elle génère tension dramatique et émotions. La chimie manifeste que partagent Moss et Schreiber y est pour beaucoup.

À la mise en scène, Philippe Falardeau règle le mouvement d'ensemble en fonction de l'état d'esprit de son anti-héros,

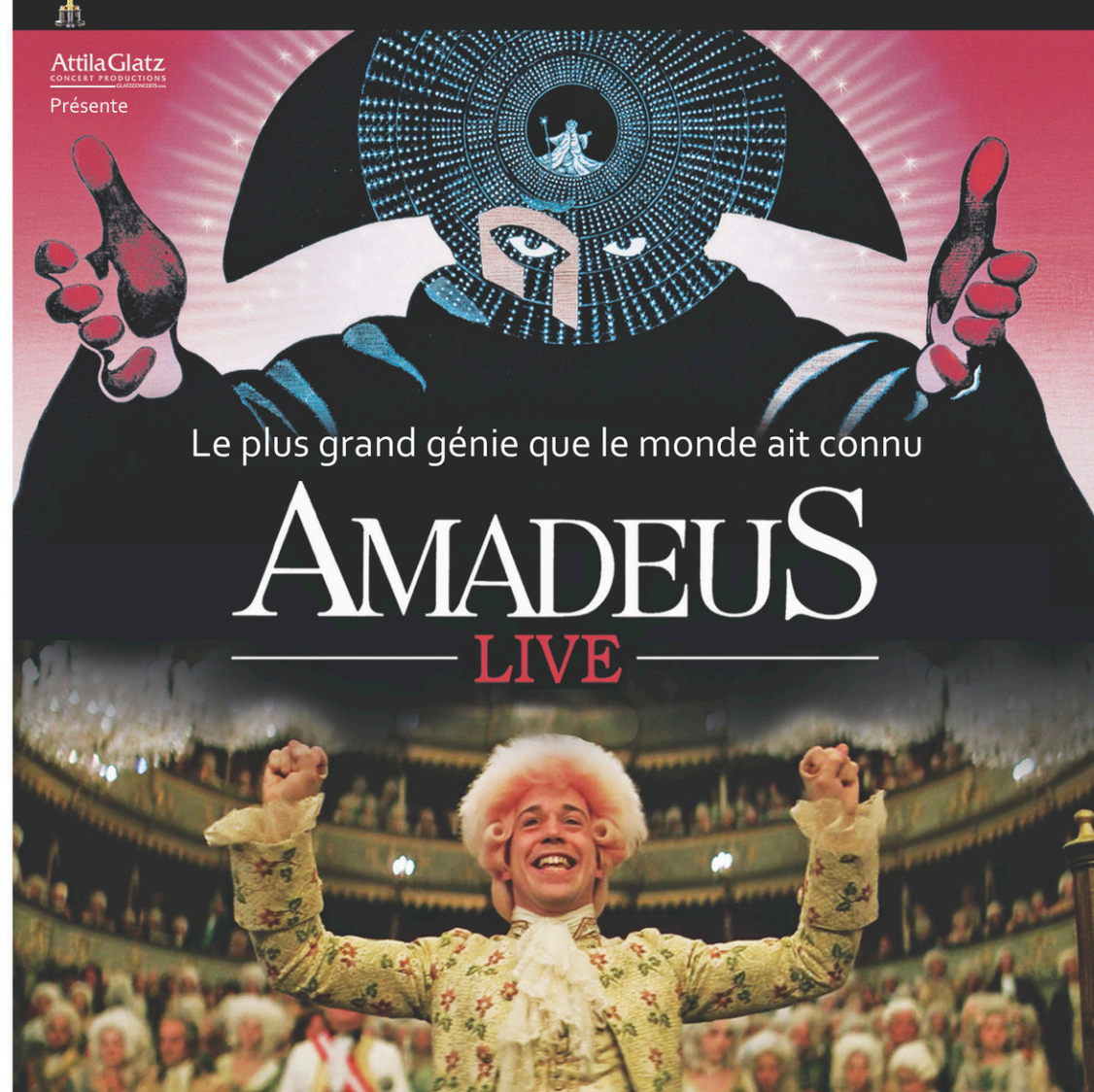
le rythme s'accéléralant et la technique devenant plus exubérante alors que Chuck chemine, puis s'enferme, sur la route du succès, avec au bout une jolie rédemption qu'on évoque sans l'appuyer.

Juste, la reconstitution d'époque se déploie avec l'inclusion d'images d'archives intégrées de manière habile (beau travail de Nicolas Bolduc à la direction photo), parfois pince-sans-rire.

À cet égard, Falardeau ne perd jamais ce sens de l'humour si particulier, souvent basé sur des observations de mœurs inusitées ou étonnantes, qui caractérise son travail. Il en résulte, comme auparavant dans *La moitié gauche du frigo*, *Monsieur Lazhar* ou encore *C'est pas moi, je le jure*, un autre portrait humain et amusé tout à la fois.

Le Devoir

GAGNANT DE 8 OSCARS® (1984) INCLUANT MEILLEUR FILM !



Le plus grand génie que le monde ait connu

AMADEUS
LIVE

UNE PREMIÈRE MONTRÉLAISE

Le film original sur écran géant avec surtitres français !

Découvrez les chefs-d'œuvre de MOZART qui prendront vie avec un grand orchestre et un chœur dirigés par Jeffrey Schindler

Salle Wilfrid-Pelletier
2 et 3 juin, 20h



placedesarts.com • 514-842-2112 / 1.866-842-2112

★★★★★

« Une vision émouvante de l'enfance. »
François Lévesque, *Le Devoir*

★★★★★

« Une passion communicative. »
Isabelle Hontebeyrie, *Le Journal de Montréal*

★★★★★

« Sara Forestier est parfaite »
Médium Large, *Radio-Canada*

★★★★★

« ...un vibrant portrait de femme. »
Marc-André Lussier, *La Presse*

★★★★★

« Portrait passionnant d'une institutrice de combat. »
Studio Ciné Live

★★★★★

« On est absolument séduit par ce film qui croit plus que jamais en la vie »
Le Parisien

LIONNEAU FILMS et STUDIOCANAL présentent

Sara Forestier Vincent Elbaz

Primaire

★★★★★ Le Nouvel Observateur

★★★★★ Le Figaro

★★★★★ Libération

★★★★★ Le Point

★★★★★ L'Express

★★★★★ Femme Actuelle

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

AZ FILMS

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-0060

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHÉVILLE

MÉGA-PLEX GUZZO

MARION DU CINÉMA

CINÉMA LE TAPIS ROUGE

SHERBROOKE

LE CLAP

www.azfilms.ca

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

Copier-coller scénaristique

Ridley Scott repique des éléments de son *Alien* original, mais aussi de son *Blade Runner*

ALIEN: COVENANT
(V.O. ET V.F.)

★★1/2

Science-fiction de Ridley Scott. Avec Michael Fassbender, Katherine Waterston, Billy Crudup, Danny McBride, Carmen Ejogo, Demián Bichir. États-Unis, 123 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Réveillés de leur hypersommeil avant d'être arrivés à destination, les membres de l'équipage d'un vaisseau spatial reçoivent un signal mystérieux en provenance d'une planète inconnue. Partis l'inspecter, ils sont décimés par une forme de vie hostile. Tel était, grosso modo, le résumé d'*Alien*, chef-d'œuvre de Ridley Scott sorti en 1979. Et tel est aussi, peu ou prou, celui du récent *Alien: Covenant*, sixième opus de la série réalisée, lui aussi, par Ridley Scott. Si l'on écrit qu'il s'agit du sixième opus, c'est évidemment parce qu'on ne compte pas les deux abominables *Alien contre Prédateur*, qui ne sont pas reliés au canon officiel. Plus précisément, *Alien: Covenant* est la suite de *Prometheus*, un antépisode, réalisé là encore par Ridley Scott, qui remonte aux origines de la mythologie d'*Alien* et tente d'expliquer la provenance des fameuses créatures à tête phallique et au sang acide.

Promettant une saga spatiale ambitieuse aux accents métaphysiques, *Prometheus* en début plusieurs avec ses scènes d'action souvent plaquées, voire ridicules à la toute fin, comme si Scott craignait d'ennuyer le public. Personnage le plus intéressant du lot, David, l'androïde joué par Michael Fassbender, s'y adonnait à de dangereuses expérimentations avec un sérum noir glané dans l'épave d'un vaisseau abandonné par les « bâtisseurs », peuple ancien ayant créé, entre autres espèces, la race humaine.

Or, plutôt que de déboucher sur une réflexion sur les implications et les conséquences de telles manœuvres, les agissements de David ne servaient qu'à justifier le genre de séquences d'action banales déjà évoquées. Avec un titre comme *Prometheus*, ou Prométhée, du nom du Titan grec ayant sculpté l'humanité dans la boue, on mettait pourtant la table pour davantage de substance.

Recyclage narratif

À cet égard, *Alien: Covenant* fait amende honorable en ramenant David, exilé sur la planète inconnue où s'aventure le nouvel équipage, au cœur de l'intrigue. Véritable apprenti sorcier, David a continué de

faire joujou avec la matière noire. Les hybrides qui en ont résulté ressemblent de plus en plus à ce qui deviendra le xénomorphe que l'on connaît tous — rappel chronologique: les événements qui surviennent dans *Alien: Covenant* se déroulent dix ans après ceux de *Prometheus*, et dix-huit avant ceux d'*Alien*.

On l'a suggéré d'office, l'intrigue d'*Alien: Covenant* ressemble beaucoup trop à celle d'*Alien*. Pis, elle recycle des éléments de la suite immédiate, *Aliens*, de James Cameron, avec un déploiement plus militaire et une emphase sur les fusils dès lors que l'environnement se révèle hostile.

Remarquez, après six films, la redite ne devient-elle pas inévitable?

Fassbender au carré

Peut-être pour pimenter la sauce, le scénario coécrit par John Logan (*Gladiateur*, *007 Skyfall*) a la bonne idée d'inclure un second androïde, Walter, une version 2.0 de David, également interprété par Michael Fassbender, brillant au carré. Lors de deux scènes clés, David et Walter échangent sur leurs origines, celles des humains, et David remarque qu'eux deux connaissent tout des « secrets de leurs origines », contrairement aux humains, et que contrairement à ces derniers encore, eux sont éternels.

L'hubris de David, insidieuse, est merveilleusement modulée par l'acteur.

En ces deux occasions, on ne manque pas de penser à *Blade Runner*, autre chef-d'œuvre de Ridley Scott. Batty (Rutger Hauer), un répliquant créé par la science pour servir, s'y révolte et s'interroge sur la notion d'humanité, à l'instar de David.

C'est selon

Rapiécé, donc, mais en toute justice fonctionnel pour ce qu'il est, le scénario d'*Alien: Covenant* est rehaussé, hormis par la double composition de Fassbender, par le sens esthétique toujours aiguë de Ridley Scott. Son film, à défaut de renouveler un genre auquel il a donné quelques fleurons, est magnifique d'un point de vue strictement visuel, conjuguant élégance spatiale dans le vaisseau et ses environs, et épreté moyenâgeuse dans la forteresse où s'est retranché David.

Les inconditionnels de la série sensibles aux compositions du cinéaste voudront voir le film au cinéma. Les autres seront en revanche mieux avisés d'attendre de le voir chez eux.

Le Devoir



L'hubris de l'androïde David, insidieuse, est merveilleusement modulée par Michael Fassbender.



Fanie Zanini, Héroïse Dugas et Gustave Kervern incarnent la famille qui est en vedette dans *Cigarettes et chocolat chaud*.

Sophie Reine, partir de soi

La monteuse devenue cinéaste a puisé dans son vécu pour son premier film, *Cigarettes et chocolat chaud*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une histoire peut prendre forme de bien des manières. Parfois, elle découle d'un simple flash de prémisse. Parfois aussi, ce sont différentes idées de scènes qui finissent par s'emboîter les unes dans les autres. Parfois, encore, ce sont les personnages qui se manifestent d'abord, et qui soufflent ensuite au créateur les aventures qu'ils entendent vivre. C'est à ce dernier cas de figure que Sophie Reine a eu affaire pour son premier long métrage, *Cigarettes et chocolat chaud*. À la différence, notable, que les personnages en question sont inspirés de sa propre famille.

Cigarettes et chocolat chaud (oui le titre est un clin d'œil à la chanson de Rufus Wainwright, on y reviendra) conte les hauts et les bas de Denis, un veuf quadragénaire qui s'occupe seul de ses deux filles: Janis, 13 ans, qui dissimule son syndrome de la Tourette, et Mercredi, 9 ans, qui connaît tous les policiers du quartier par leurs prénoms.

Entre en scène Séverine, une assistante sociale dont les tendances psychorigides sont aux antipodes de la désinvolture — apparente — de Denis.

« Une productrice avec qui je collabore souvent [Isabelle Grellet Doublet] a entendu parler de mon histoire personnelle et elle m'a poussée à l'écrire dans le but que je la réalise ensuite moi-même », explique Sophie Reine.

« J'ai mis trois ans à dire oui. Donc cette famille barrée, ce papa, ces deux filles... voilà, c'est ma famille. Durant le processus d'écriture, j'ai mis la vraie vie de côté, avec par exemple l'inclusion de cette travailleuse sociale fictive. Il n'empêche, plus j'avais l'impression de m'éloigner de mon histoire, et plus j'ajoutais de détails tirés de ma vie, mais sans m'en rendre réellement compte. Ce n'est qu'une fois le scénario terminé que j'ai constaté à quel point il était proche de moi. »

Pour l'anecdote, le film fut entièrement tourné dans la ville de Clamart, où réside Sophie Reine.

Sortir de sa case

Monteuse de profession, Sophie Reine s'est souvent distinguée, remportant notamment le César du meilleur montage pour le film de Rémi Bezançon *Le premier jour du reste de ta vie* pour lequel, on s'en souviendra, Marc-André Grondin avait été désigné Meilleur es-

poir masculin lors de la même cérémonie.

Or, loin de jouer en faveur de la réalisatrice néophyte, cette crédibilité professionnelle constituait un handicap, hiérarchie des métiers du cinéma oblige.

« J'ignore comment ça fonctionne au Québec, mais en France, lorsque vous êtes monteur, technicien du cinéma, vous n'êtes pas réalisateur, point barre. Sachant cela, je craignais de me brûler, professionnellement, en réalisant un film. »

Là encore, sa productrice l'encouragea. Puis, il y eut la caution de Gustave Kervern, acteur mais surtout coréalisateur, avec Benoît Delépine, des perles subversives Louise-Michel et Mammuth.

« C'est Gustave que je voyais dans le rôle de Denis, ce père aimant mais un peu dépassé. On lui a envoyé le scénario sans s'attendre à une réponse, mais il a appelé dès le lendemain pour qu'on se rencontre. Il était un peu bourru, comme le personnage, et il m'a demandé pourquoi j'avais pensé à lui, que mon scénario lui avait plu, mais qu'il ne jouait pas vraiment dans des comédies... Et moi j'ai répliqué que je n'étais pas vraiment réalisatrice, alors. »

Ce qui acheva de le convaincre. « Sur le plateau, Gustave a été complètement disponible et ouvert. Je n'ai jamais senti son ego de réalisateur qui aurait une meilleure idée de mise en scène. Comme je connaissais bien le reste de l'équipe à cause de projets précédents comme monteuse, l'ambiance était très, eh bien, oui, familiale. »

Une chanson, un titre

Restait à dénicher les deux filles de Denis. Le rôle de la cadette Mercredi alla très tôt à Fanie Zanini, toute jeune actrice déjà très expérimentée.

« Pour le rôle de Janis, on a procédé à un casting sauvage. C'est comme ça qu'on a rencontré Héroïse [Dugas]. Héroïse est une enfant précoce, mais avant que ce soit diagnostiqué et qu'on lui fasse sauter deux classes, elle en a bavé à l'école. Elle pouvait donc facilement comprendre le sentiment d'isolement que vit Janis, sa fragilité. Elle m'a épatée. »

Et la chanson de Rufus Wainwright, *Cigarettes et Chocolat Milk*? « Je l'écoutais en boucle pendant l'écriture du scénario. Je trouvais que les paroles collaient parfaitement au personnage du père, de Denis. Ça parle de toutes ces petites manies qui nous gênent, mais

Merci Bowie

Hormis la chanson de Rufus Wainwright qui a inspiré à Sophie Reine le titre de son film, quatre chansons de David Bowie sont entendues dans *Cigarettes et chocolat chaud*, dont *Life on Mars* et *Let's Dance*. Elles étaient inscrites au scénario dès la première version sans que la cinéaste croie un seul instant pouvoir les utiliser. « Quand est venu le moment de trouver d'autres options, j'ai dit à ma productrice que j'envoyais une lettre à l'agent français de Bowie, à tout hasard. A trois jours du début du tournage, son agent anglais a répondu que "David" aimait le projet et qu'on pouvait utiliser les quatre chansons dans notre cadre budgétaire. Sans cette permission, on n'aurait pas eu les moyens de se payer 10 secondes de Bowie! Il est décédé pendant le montage. J'aurais aimé qu'il voie le film. Quand même... Ça été un vrai miracle », conclut Sophie Reine.

qu'on finit par accepter parce qu'elles contribuent à ce que nous sommes. C'est pile le parcours de Denis dans le film. Je n'étais pas certaine que les gens noteraient les parallèles, mais ça me plaisait trop pour y renoncer. »

Des clones pour le papa, du chocolat chaud pour les petites: le titre fonctionne à plusieurs niveaux.

Le Devoir

cinéma
thèque
qc

Autre part
de QUANANICHE
Ven. sam. 21 h 30

Expo 67
Mission Impossible
de GUYLAINE MAROÏST, MICHEL BARBEAU, ERIC RUEL
Ven.-lun. 17 h Mar.-jeu. 20 h (VF) Ven.-lun. 20 h Mar.-jeu. 17 h (VOSTA)

Les 3 Magaly
de FRÉDÉRIC JULIEN
Tous les jours 18 h 30

335, boul. de Maisonneuve Est • berri-ugam • cinemathequeqc • cinematheque.quebecoise • cinematheque.qc.ca • 514-842-9768